

Pourquoi Pas?

GAZETTE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE VENDREDI

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET



MME CLAIRBERT

DU THÉÂTRE ROYAL DE LA MONNAIE



***Plus d'un million de Belges
peuvent-ils se tromper sur
le choix de leur tabac ?***

Plus d'un million de Belges fument chaque jour les tabacs Vander Elst. Ils les choisissent librement, de préférence à tant d'autres, offerts partout en grand nombre. Pourquoi ?

Vous non plus, vous n'en voudriez pas d'autres, si vous connaissiez la délectation que donnent ces tabacs savoureux et parfaitement frais.

TABACS
VANDER ELST
en vente partout

marquet

Pourquoi Pas ?

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET

ADMINISTRATEUR : Albert Collin

ADMINISTRATION : Rue de Berlaimont, BRUXELLES	ABONNEMENTS	UN AN	6 MOIS	3 MOIS	Compte chèques postaux N° 16,664 Téléphones : N° 165,47 et 165,48
	Belgique	42.50	21.50	11.00	
Congo et Etranger	55.00	28.50	16.50		

Mme CLAIRBERT

Evidemment, nous ne sommes plus au temps où les auteurs, le primo uomo et la prima dona, étaient, littéralement, les rois et les reines de la scène lyrique; où un musicien composait son œuvre en vue du personnel d'un théâtre déterminé, établissait ses morceaux après l'étendue vocale d'une soprano célèbre ou d'un ténor illustre; où ceux-ci possédaient le droit de tripailler et d'interpoler une partition, de transposer, orner, apprimer un air. Ces douces habitudes avaient cependant pour elles la force d'une longue tradition. Acclimatés au théâtre à partir du XVII^e siècle, dans l'opéra napolitain créé par Alessandro Scarlatti, où la musique prit évidemment le pas sur le drame, elles avaient encore conservé toute leur force du temps de Bellini. Et l'on se demande encore par quel prodige de volonté et en vertu de quel ascendant Wagner réussit à réduire l'autocratie de ces tyrans du théâtre, à discipliner une Materna, une Thèse Malten, à l'instar d'un quatrième cor, d'un choriste, d'un figurant. Evidemment aussi, la rupture de l'équilibre ancien entre les voix et les instruments, le bouleversement du style vocal furent des principes très actifs de cette évolution. L'orchestre devenait prépondérant. Des ténors de l'ancienne acrobatie vocale, il n'était plus question. Le bel canto, après avoir cessé d'être un but en soi, n'était plus qu'un moyen, semblait devoir perdre toute importance, même comme moyen, dans la mesure où le récit dramatique, la modulation du langage, remplaçaient la mélodie vocale proprement dite.

Cependant, il fallut se rendre compte qu'on était allé un peu loin dans cette conception. On s'aperçut que, tout même, et même dans le drame musical, le bel art du chant n'était pas chose méprisable; on se souvint que Wagner lui-même réclamait de ses artistes qu'ils chanteraient véritablement au lieu de vociférer le poème. Et c'est ainsi, le beau chant garde toujours son prestige. La décadence même de cet art (décadence dont Wagner, quoiqu'on dise, gardera la responsabilité devant l'histoire), la compétence flagrante de professeurs patentés qui enseignent le chevrottement avec d'autant plus de sûreté qu'ils pratiquent eux-mêmes, ne donnent que plus d'altrait et de prestige aux talents vocaux authentiques, surtout quand ils sont renforcés, au théâtre, par l'intelligence et la vivacité du jeu et par le charme personnel.

Tout ceci pour vous expliquer le brillant et légitime

succès de Mme Clairbert, du Théâtre royal de la Monnaie, que nous avons l'honneur de vous présenter aujourd'hui.

???

Une carrière toute simple et toute droite, qui n'en est encore qu'à ses débuts, mais où, dès l'origine, s'affirme une vocation.

Vous pensez bien que ce joli nom de Clairbert est un pseudonyme. Il n'y a, pensons-nous, aucune indiscretion à révéler que Mme Clairbert se nomme, pour l'Etat-civil, Mlle Impens; mais elle reçut au baptême le nom prédestiné de Claire, — d'où, plus tard, Clairbert. La sympathique artiste est une concitoyenne, une Bruzelloise, — et même une super-Bruzelloise, car c'est à Saint-Gilles qu'en 1899 elle vit le jour: et chacun sait (à Saint-Gilles) que cette commune est la première du pays. « Elle montra de bonne heure de grandes dispositions pour la musique » (comme s'expriment invariablement les biographes de grands musiciens); elle tapota vite du piano et, très gaie, elle chantait du matin au soir comme Mimi Pinson. Les amis de la famille engageaient les parents à lui faire travailler l'art vocal. Le père hésitait, craignant pour sa fille unique l'altrait de la scène... Il consentit enfin, mais Claire dut lui promettre que jamais, jamais... Mais que valent les promesses des enfants? Inutile d'ajouter, d'ailleurs, que quand leur fille fut engagée à la Monnaie, les parents furent ravis.

C'est à l'Ecole de musique de Cureghem que Mlle Impens fit ses premières études musicales. A ce moment, elle songeait si peu au théâtre qu'elle se destinait à la carrière de secrétaire sténo-dactylographe...

Survient la guerre. Le père fait partie de l'armée; il prend part à la première phase des opérations, est blessé, est évacué sur Le Havre. Sa femme et sa fille l'apprennent, vont le rejoindre. Mais là, il faut vivre. Mlle Impens devient secrétaire particulière de M. Carton de Wiart, ministre de la Justice, — lequel ne sera pas peu surpris, plus tard, de reconnaître sa collaboratrice dans une jeune cantatrice qu'on lui présentera dans un concert de charité. De la Justice, elle passe à l'Intérieur, chez M. Berlyer. Au moment de l'armistice, celui-ci, dégoûté comme ministre, est envoyé à Paris comme haut commissaire de Belgique auprès de nous ne savons plus quel service, et il emmène sa dactylo.

Cependant, au Havre déjà, Mlle Impens s'était mise à

Pourquoi ne pas vous adresser pour vos bijoux aux joailliers-orfèvres

LE PLUS GRAND CHOIX

Colliers, Perles, Brillants

PRIX AVANTAGEUX

Sturbelle & Cie

18-20-22, RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES

STÉ A^{ME} EMAILLERIES DE KOEKELBERG

13, RUE DE LA MADELEINE BRUXELLES

PLAQUES EMAILLÉES

DURABLES

INALTÉRABLES

MINIMUM DE TAXES
TOUS PROJETS GRATUITS

CREDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : Fr. 60,000,000

Réserves: Fr. 17,500,000

SIEGES:

ANVERS, 36, Courte rue de l'Hôpital

BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

175 AGENCES EN BELGIQUE

Succursale à Bruxelles; 39, rue du Fossé-aux-Loups

BUREAUX DE QUARTIER A BRUXELLES

- Bureaux
- A Boulevard Maurice Lemonnier, 223-225, Bruxelles
 - B Chaussée de Gand, 67, Molenbeek
 - C Paroisse St-Servais 1, Schaerbeek
 - D Avenue d'Auderghem, 148, Etterbeek
 - E Rue Xavier de Bue, 43, Uccle
 - H Rue Marie-Christine, 232, Lasne
 - J Place Liedts, 26, Schaerbeek
 - K Avenue de Terwueren, 8-10, Etterbeek
 - L Avenue Paul De Jaer, 1, St-Gilles
 - M Rue du Bailli, 80, Ixelles
 - R Chaussée d'Ixelles, 8-10, Ixelles
 - S Rue Roposz Chaudron, 55, Cui chem-Anderlecht
 - T Place du Grand-Sablon, 46, Bruxelles
 - U Place St-Josse, 11, St-Josse
 - V Place du Cardinal Mercier, 4, J.-L.
 - W Chaussée de Wavre, 1662, Auderghem
 - Y Place Ste-Croix, Ixelles

FILIALES

A Paris: 20, rue de la Paix
A Luxembourg: 55, boulevard Royal

NUGGET
POLISH



Pour la promenade
comme pour le sport.

CRÈME
Regent

EN TUBES ET FLACONS

Pour tout cuir fantaisie



L'HOTEL METROPOLE

LE CENTRE LE PLUS ACTIF DU PAYS

LE LIEU DE RENDEZ-VOUS DES PERSONNALITÉS LES PLUS MARQUANTES

DE LA DIPLOMATIE

DE LA POLITIQUE

DES ARTS ET

DE L'INDUSTRIE

travailler le chant et elle chanta très souvent dans les hôpitaux militaires. A Paris, elle fit la connaissance de Mme Monel, femme d'un médecin, excellente chanteuse, qui, ne pouvant monter sur la scène, s'était consacrée à la pédagogie vocale et y obtenait de grands succès. Ce fut elle qui, jusqu'en 1920, forma le talent de la future artiste. Car le moment n'était pas encore venu pour celle-ci d'abandonner le clavier « universel » et, rentrée à Bruxelles, on la retrouve secrétaire sténo-dactylographe du Comité supérieur de contrôle au ministère des Chemins de fer.

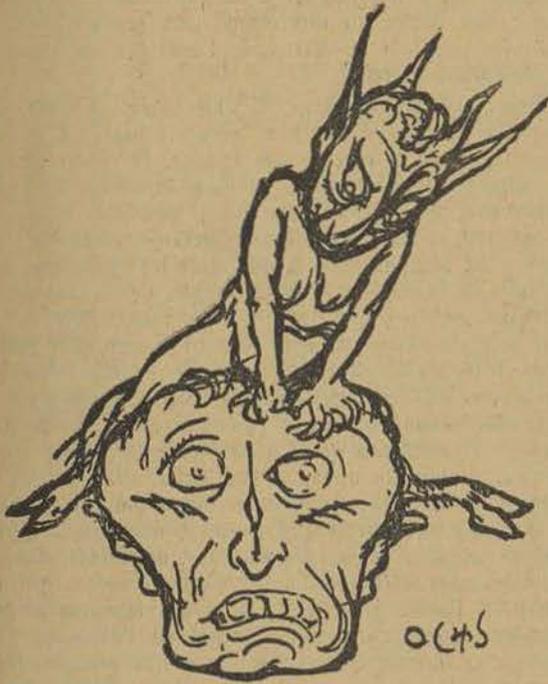
C'est alors que naquirent pour elle ces circonstances décisives qui, brusquement, aiguillèrent quelqu'un vers sa véritable carrière. Mlle Impens fut sollicitée de prêter son concours au Théâtre des Invalides, organisé par M. Malsart et le commandant Maroquin. La troupe ne comprenait que des amateurs. Elle jouait alternativement dans diverses villes de Belgique, toujours au profit des Invalides. Son « répertoire » se composait uniquement de... la « Fille du Régiment » ! La vénérable partition de Donizetti fut la seule que pratiquât là notre jeune artiste, qui avait adopté le pseudonyme de Clary Any. Une fois, durant les Florales, on joua à Gand, un autre jour à Bruxelles, au Théâtre du Parc, et, cette fois, le rôle

nouvelle Poupée fut vif et très franc. Depuis, il ne fit que s'affirmer dans les nombreux ouvrages qui, dans cette jeune tête, vinrent se superposer à la « Fille du Régiment ». C'est ainsi que Mme Clairbert chanta successivement « Mireille », la fée dans « Cendrillon », Micaela dans « Carmen », Philine dans « Mignon », la princesse Eudozie dans la « Juive », Constance dans l'« Enlèvement au Sérail », « Lakmé », le cygne dans le « Tsar Saltan », « Manon », la « Traviata », Gilda dans « Rigoletto », Leila dans les « Pêcheurs de Perles », Rosine dans le « Barbier », plusieurs rôles dans l'« Enfant et les Sortilèges », Elvire dans « Don Juan », l'oiseau dans « Siegfried ». Pour la saison prochaine, elle prépare le « Pré-aux-Clercs », « Hamlet » et le « Cavalier à la Rose ». Tout cela en bien peu de temps. Quelle mémoire, quel entraînement professionnel représente, chez un artiste lyrique, l'assimilation d'un pareil nombre de rôles des caractères les plus divers, les plus opposés !

???

Peu d'artistes des troupes des dernières années, au Théâtre de la Monnaie, auront offert un talent aussi complet, aussi bien équilibré, que celui de Mme Clairbert. La voix, très claire (naturellement, puisque l'artiste se nomme comme ça), très agréablement timbrée, est d'une étendue remarquable, atteignant sans difficulté les notes les plus aiguës, les plus exceptionnelles du soprano léger ; mais, surtout, elle est admirablement posée et dirigée. Mme Clairbert est une chanteuse de l'ancienne, de la belle, de la vraie tradition. Son rôle préféré est, dit-on, la « Traviata ». Préférence caractéristique. Un rôle où il s'agit de payer comptant, de savoir filer un son, de tenir (si l'on peut dire) une note à bras tendu, au-dessus d'un orchestre discret qui la laisse à découvert et trahirait ses moindres faiblesses : c'est peut-être plus difficile que de clamer un rôle de Wagner à travers la rafale déchainée des cuivres ; même chose, d'ailleurs, de Rosine, de Philine, de Constance. Mme Clairbert dispose d'une technique de vocalisation tout à fait remarquable ; il faut l'entendre dans l'air des Clochettes de « Lakmé ». Dans tous ses rôles, elle donne à l'auditeur l'impression agréable de la sécurité parfaite, de la sûreté absolue. Quand nous aurons ajouté que Mme Clairbert agrmente son talent vocal d'un jeu intelligent et expressif, qu'elle y ajoute le charme d'un joli visage orné de très beaux yeux, nous terminerons en vous demandant ce qu'il vous faudrait de plus ?

LES TROIS MOUSTIQUAIRES.



de la marquise fut tenu par une chanteuse professionnelle, Mme Talma, ancienne pensionnaire de la Monnaie. Surprise de rencontrer une aussi jolie voix dans une troupe d'amateurs, elle pressa sa jeune camarade de demander une audition à la Monnaie.

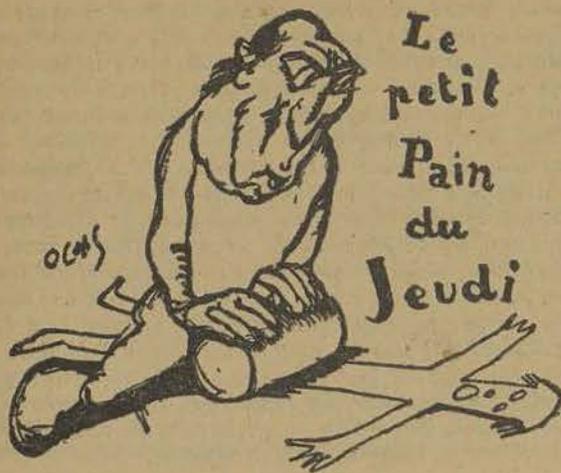
— Oui, mais, et ses serments d'autrefois ?

Et puis, voilà, Mlle Impens n'était déjà plus Mlle Impens, elle avait convolé, et ni son mari, ni ses parents ne voulaient rien entendre. Aussi, et quelque désir qu'elle en eût, ce n'est qu'en 1923 que notre artiste amateur put auditionner devant les directeurs de notre première scène lyrique, qui l'engagèrent sur-le-champ. Mais, nous l'avons dit, tout son répertoire consistait dans la « Fille du Régiment ». C'était notoirement insuffisant ! On la confia donc aux soins de M. Nicolaï, l'expert chef du chant à la Monnaie et, le 4 août 1924, Mlle Impens, muée en Mme Clairbert, débutait dans le rôle de la Poupée des « Contes d'Hoffmann ». Elle y succédait à Mme Berthrand, laquelle y avait fait sensation. Néanmoins, le succès de la

Pour les lainages.

Les paillettes Lux sont spécialement appropriées pour le lavage de tous les vêtements en laine. Si donc vous voulez conserver vos lainages souples et douillets ne les lavez qu'au





A Madame Joséphine Baker, Comtesse

Vous voici comtesse, Madame, et nous tenons à vous en féliciter. Avant de conquérir un comte en particulier, vous, venue des forêts du Nouveau-Monde, vous aviez conquis notre ancien monde en général par les grâces fortes et musclées de votre derrière.

Il était, nous le jurons, la pièce essentielle de votre personne et, tel que nous le connaîmes tous sous sa ceinture de sautantes et tressautantes bananes, il méritait incontestablement les suffrages des artistes. Nous disons : « il méritait » — nous parlons de lui un peu au passé — car n'est-il pas fini pour nous ? N'est-il pas clos, forclos, cet illustre derrière réservé à l'admiration exclusive de Monsieur le comte votre époux ? Souffrez donc que nous en parlions comme d'une de ces choses qui furent et qui passèrent dans nos visions, tels des météores, mais dont nous gardons, sous nos paupières, l'image ennoblie et même dorée par le souvenir. Il était d'ailleurs doré tout naturellement, ambré, puissant, ferme ; il ne lui manquait que la parole. Mais à défaut de parole, ah ! ces gestes, ah ! ces expressions... C'est certainement la première fois depuis que l'homme renonça, au sortir du paradis terrestre, à la gesticulation puérile et animale pour la remplacer par la parole, qu'il retrouvait en son postérieur un moyen de dire, de chanter, d'être lyrique, d'être voluptueux, d'être précis, d'être enthousiaste. C'est par lui que vous êtes arrivée et, maintenant, parlant de lui, nous dirions volontiers : « Son Excellence votre derrière, Madame », puisque, derrière de comtesse, il a droit à être timbré sur ses deux joues d'une couronne à neuf perles. Ainsi hiérarchisé, armorié, sera-t-il plus beau ? Sans doute, peut-on dire de lui comme de la République, qui était si belle sous l'Empire : « Ah ! qu'il était beau quand il était simple, nu, avant de devenir noble et armorié ! » Qu'il était beau dans les forêts primitives, votre jeune derrière, Madame ! Ce sont, s'il nous souvient bien, le théâtre des Champs-Élysées, puis les Folies-Bergère, qui l'élevèrent en ostensible au-dessus de Paris et au-dessus de tout ce monde occidental groupé derrière Paris.

Ainsi est-il prouvé, désormais, que de tant de charmes dont la divine Providence a doté Eve et ses filles, les uns et les autres arrivent, mais séparément, à se faire admirer comme il sied et à tenir leur place dans le jeu esthétique, conjugal et chorégraphique. En ce moment même où nous avons l'honneur de vous écrire cette lettre tout au long des routes françaises des derrières prolétaires s'affirment sur des selles de bicyclettes ; ils sont tous partis pour la gloire. Et pouvons-nous ne pas penser sans une secrète fierté que les plus fermes de ces derrières, sinon les plus vastes, sont belges, Madame ? — oui, belges ! C'est à propos d'eux que nos confrères de la

presse quotidienne et sportive se sentent pris, à chaque étape, d'un enthousiasme qui augmente en raison directe du carré des kilomètres couverts.

C'est, pour le moraliste, d'erechef, une occasion de mir. Quand Mme Curie, petite femme maigre, qui a juste ce qu'il faut pour s'asseoir, mais qui, si elle n'a pas une assiette de baronne, possède du génie, revint d'Amérique, personne n'était là pour l'accueillir, tandis que Carpentier, qui était à bord du même bateau, fut porté s'il nous en souvient bien, en triomphe. Oui, on ne racontera encore beaucoup d'aventures de ce genre et comment des coureurs cyclistes sont reçus par des orphelins par des rois, tandis que le découvreur de quelque micro-redoutable et, si vous voulez, son dompteur, ne reçoit des félicitations importantes qu'à l'occasion de son enterrement. A-t-on jamais vu un comte, fût-il Italien, ou prince, fût-il Roumain, se précipiter aux genoux d'une Mme Curie quelconque et lui demander sa main ? Est-ce bien votre main, à vous, qu'il a demandée ? Enfin, peu importe ! Il a dû demander la pièce capitale de votre personne ; mais si vous aviez eu du génie, est-ce qu'il se serait tant ému, ce brave homme ? Après tout, nous ne savons pas, et, peut-être, avez-vous du génie ; mais il est dans vos fesses ; tous vos spectateurs sont bien d'accord là-dessus. Et puis, vous tenez un joli cabaret où le champagne doit coûter au minimum deux cents francs. Une couronne comtale au-dessus de l'enseigne ne diminue pas le prix des flacons.

Nous vous laissons donc, si vous voulez, à votre gloire nouvelle tout en demandant respectueusement à Monsieur le comte qu'il ne se réserve pas l'usage, la vision exclusive de votre glorieux derrière. Et nous faisons cette constatation que, désormais, c'est vous, Mesdames, vous à peau noire, ou dorée, ou ambrée, venues des forêts primitives, c'est vous qui êtes et qui serez les comtesses, vous les stars de l'écran ou de la callipygie. Ce ne sont pas nos baronnes qui peuvent lutter contre vous ; elles seraient tout de suite assises dans la bagarre, parce que, précisément, leurs pièces capitales les feraient tomber immédiatement assises. Pauvres baronnes belges ! grasses ou plutôt roses, sinon rougeâtres, pauvres nous, dirions-nous pauvres gens blancs que nous sommes ! Nous voyons monter, autour de nous, là-bas, loin, mais se rapprochant tous les jours, la forêt primitive où grouillent les peuplades demi-sauvages, bruyantes, dansantes, tressautantes, avec des lances, des bananes, des fesses, des cris des calebasses et des tams-tams. Nous ne savons qui nous racontait, l'autre jour, que, dans des maisons magnifiquement closes d'une ville du Sud de l'Amérique, il avait pour patronnes des négresses qui pratiquaient le traite des blanches. On voit, paraît-il, au Brésil, des nègres qui ont des domestiques blancs et qu'ils mènent durement. C'est ainsi que, peu à peu, nous qui nous étions crus les maîtres du monde, les vrais vainqueurs sur cette boule, nous qui vous avons eues comme esclaves, nous descendons peu à peu du piédestal où nous nous étions juchés et d'où nous nous croyions inexpugnables.

Que nous soyons vaincus par la masse, nous haussions les épaules en blasphémant les dieux, — qu'il y ait puisque nous avons été assez sots pour proclamer la loi du nombre et la vertu de la majorité — mais il nous plaît — caprice, si vous voulez, ou hommage bien dû aussi — de saluer la première comtesse noire, puisqu'il paraît que vous êtes la première comtesse de couleur, Madame, et de tirer respectueusement un coup de chapeau à ce derrière glorieux, à ce derrière qui s'éloigne et dont les charmes et la vertu ont mérité cette accession au sommet de l'échelle sociale et nobiliaire, et que nous considérons comme un astre qui monte, astre sombre, astre noir vers le zénith.

Pourquoi Pas ?



Economies

Par mesure d'économie, les services de l'administration des Beaux-Arts viennent d'effectuer leur troisième déménagement. Et s'il est vrai que deux déménagements valent un incendie...

MM. Lambotte, Glesener et Frantz Folie ont donc quitté leurs vastes bureaux de l'hôtel de la rue du Commerce pour aller occuper un petit immeuble du boulevard du Régent. Ces messieurs déclarent qu'ils y sont beaucoup plus à l'aise. Et comme les Beaux-Arts ne sont, à tout prendre, qu'un bureau de bienfaisance, les solliciteurs, naguère intimidés par les vestibules de marbre qu'il fallait traverser et les salons fastueux où ils devaient faire l'antichambre, seront plus à leur aise également. Il n'y a que les huissiers qui se plaignent, remisés comme ils sont dans des placards ou coincés au bout d'une cage d'escalier.

On n'a pas pu trouver place, naturellement, pour les nombreux tableaux et les sculptures qui ont été acquis par l'Etat et que le département garde en dépôt. On les gardera rue du Commerce. Fort bien. Mais si on ne fait pas déménager le mobilier, qu'a-t-on besoin de faire déménager les fonctionnaires et à quoi rime une économie qui consiste à affecter à un service deux immeubles quand il suffirait d'un seul ?

Impuissance

Elle commence à devenir assez ridicule, la situation du gouvernement français, dont un représentant au moins lénéon, chaque semaine, le communisme destructeur de la patrie, et qui ne fait rien pour le combattre. Doriot, qu'on devait arrêter dès qu'il mettrait le pied sur le sol français, parcourt la France en racontant ses exploits

anti-militaristes en Chine : pouvoir suspensif. Cachin va être arrêté, mais ne fera que quelques jours de prison, en attendant l'amnistie. Tout cela, en somme, ce sont des gestes symboliques et rien autre chose. Marianne n'est pas contente des communistes : ce sont de méchants enfants qui lui font bien de la peine.

Comme un journaliste indépendant, ami du président du Conseil, croyait devoir l'avertir du sentiment public à cet égard et du danger de la conspiration communiste :

— A qui le dites-vous, mon cher ami ? répondit M. Poincaré ; mais ils ont des ramifications jusque dans mes bureaux.

— Pourquoi ne vous défendez-vous pas ?

— Je suis impuissant. Ils se servent de la légalité pour réduire les lois...

Voilà donc où nous en sommes. Le régime parlementaire a si bien travaillé à ruiner le pouvoir exécutif, que celui-ci ne peut plus se défendre. Originaire de la Révolution, nos gouvernements ne peuvent se protéger contre elle. C'est pour cela que, dans la jeunesse, qui aime la logique, cette idée simpliste et dangereuse se répand de plus en plus... Il n'y a plus qu'à choisir entre deux dictatures : la dictature communiste ou la dictature fasciste. Cela nous promet de l'agrément, à nous qui avons connu le régime de la liberté. Mais ce Poincaré juriste, au jugement clair, à la volonté indécise, ne pourrait-il pas trouver un moyen de mettre la loi du côté de l'ordre ?

LONA, 17a, Avenue de la Toison-d'Or, ses robes, ses manteaux, sa lingerie, ses frivolités, ses éventails...

L'évasion de Léon Daudet

Serait-ce l'illustre capitaine de Koepenik — ce cordonnier à qui il a suffi de revêtir un uniforme de capitaine pour mystifier toute l'Allemagne d'avant-guerre — qui a fait évader Léon Daudet ? On pourrait le croire. Quand ont appris dans Paris qu'on avait élargi Léon Daudet, le gérant Delest et un communiste, sur le coup de téléphone d'un fumiste qui avait contrefait la voix du ministre de l'Intérieur, ce fut une immense partie de rigolade dans tout Paris. On aime toujours à voir duper le commissaire, mais il entre dans cette duperie-ci une part de cinéma, d'Arsène-Lupinerie, de zwanze, comme nous dirions à Bruxelles, qui la rend particulièrement plaisante. Cette idée qu'il suffit d'un coup de téléphone pour détraquer tous les rouages de l'Etat réjouit l'anarchiste qu'il y a au fond de tout citadin et surtout de tout homme de lettres. Charles Maurras a écrit jadis une brochure : *Le coup est-il possible ?* Voilà que les camelot du Roy démontrent par le fait qu'il est parfaitement réalisable.

Pourquoi le dictateur, celui du moins qui s'en croit l'étoffe, ne téléphonerait-il pas à M. Doumergue : « Dites donc, Monsieur le Président, je suis le président de la Chambre. Cette assemblée vous a assez vu. Elle m'a nommé à votre place. Vous n'avez qu'à faire vos paquets ! » M. Doumergue ferait peut-être comme le directeur de la prison, et le tour serait joué.

Pour polir argenteries et bijoux,
employez le BRILLANT FRANÇAIS.

DEAUVILLE
"La Plage Fleurie"
TOUS LES SPORTS

400 km. de Bruxelles — 196 km. de Paris — Route au odrome — 4 rapides et 1 train Pullman
journallement — Trajet en moins de 2 h. 50.

HOTEL NORMANDY
500 chambres avec Salles de Bain & Téléphone

Du 11 Juillet au 12 Août
TIR AUX PIGEONS
500.000 francs de Prix

Le 10 Juillet

L'ÉLÉGANCE à la MER
Présentation de costumes de bain
par la Haute Couture Parisienne

ROYAL HOTEL
450 chambres avec Salles de Bain

Du 3 au 9 Juillet
GRAND TOURNOI INTERNATIONAL
D'ESCRIME

Au RESTAURANT du CASINO — Les plus belles Fêtes — Billy Arnold et ses 15 virtuoses
Pour tous renseignements s'adresser au SYNDICAT D'INITIATIVE de DEAUVILLE.

Ce fut touchant

De l'aventure Daudet, le héros se dégage sous un aspect qui échappait à beaucoup de spectateurs : c'est le bon gros garçon sensible, expansif et méridional. Après tout, il est le fils du père de Tartarin. Vous souvenez-vous de ses paroles magnifiques et touchantes quand on l'arrêta ? Il ne voulait pas faire couler le sang. Et puis, il embrassa — ça n'en finissait plus ! — tous ses défenseurs. Il s'en va en prison, ému, tout de même, parce que, quand on est comme lui un fils du pays du soleil, on ne se résigne pas volontiers à vivre à l'ombre officielle. Mais voici qu'on lui annonce qu'il est libéré. Il était en train, nous disent les journaux, de boire du champagne. Il se lève, il est ému, il pleure — il avait déjà pleuré lors de son incarcération — des pleurs de bon gros père sensible. Il embrasse le directeur de la prison, il embrasse sans doute aussi les gardiens, il distribue du champagne au personnel et il s'en va heureux, vivre, respirer à pleins poumons l'air du taxi dans lequel on l'enfourne. C'est à la fois touchant et comique. Evidemment, ce n'est plus le partisan héroïque et farouche qu'on voit dans cette aventure ; c'est un brave homme du Midi comme on en connaît beaucoup. Et, voyez-vous, ce brave homme est plus dangereux peut-être pour la République que le pamphlétaire tonitruant ; de même que les blagues faites par l'Action Française le sont peut-être plus, aussi, que les manifestations dans la rue, avec cortèges.

Chin-Chin -- Hôtel-Restaurant, Wépion s/Meuse
Le plus intime, le plus agréable, le plus chic de la Vallée.

Le point de vue des gens sérieux

Dans cette affaire, il y a d'abord le point de vue de l'homme dans la rue, qui ne peut que trouver drôle de voir l'administration pénitentiaire bafouée et des prisonniers de presse mis en liberté. C'est bien fait. Mais il y a le point de vue de l'homme sérieux, qui s'inquiète de voir que l'Etat est ainsi à la merci d'une chiquenaude. Cette mystification n'a été possible que parce que, dans tous les ministères, il y a un désordre foncier qui vient de ce que les fonctionnaires ne font plus leur métier qu'à contre-cœur. Tout le monde s'en f...

A quoi cela tient-il ?

A bien des choses. Aux difficultés de la vie, à la modicité des traitements, au discrédit du régime, et aussi, et surtout, à la décadence de l'autorité. Comment les fonctionnaires du bas de l'échelle croiraient-ils encore à l'Etat, puisque l'Etat, représenté par ses plus hauts dignitaires, ne croit plus en lui-même ? Comment voulez-vous que les policiers, les juges, les gardiens de prison mettent du zèle à remplir leur office, quand ils constatent que les gens qu'ils se donnent tant de mal à arrêter, à juger, à garder, sont toujours amnistiés, quand ils ne sont pas acquittés ?

« Tout de même, cela ne se passerait pas ainsi chez nous », dit avec fierté le Belge moyen.

Voire. L'histoire de cette escroquerie d'Anvers, que l'on étouffe doucement parce que des amis de M. Van Cauwelaert pourraient y être compromis, la timidité que l'on montre envers ces activistes qui injurient tous les jours le roi et la patrie belge, montre que, chez nous, le sens de l'autorité et des droits de l'Etat est tout aussi malade que chez nos voisins.

Le célèbre constructeur français, M. Citroën, vient de commander une Packard 8 cylindres. Il suit en ceci M. Bugatti qui a acheté, l'an dernier, une voiture semblable. Tout à l'honneur de Packard...

L'évadé par persuasion

Le fameux guillotisable d'Eugène Chavette n'était pas plus embêté que le citoyen Semard lorsqu'on vint lui apporter la clef des champs. Quand on veut se faire nommer député, être en prison, c'est avoir un fameux atout dans son jeu. En effet, les camarades se chargent de promener votre auréole de martyr dans les « métingues » et à saliver à votre place. Mais quand on est en liberté, quoi ressemble-t-on, je vous le demande ? A tout le monde, et l'on n'est pas plus intéressant.

Contre la situation ridicule, pour un communiste, d'avoir été libéré par des royalistes, il y a encore ceci : les reportages divers ont permis au public de jeter un coup d'oeil à l'intérieur des prisons de la République ; on y a vu que la paille humide y était remplacée par un matelas ; le pain moisi par une aile de poulet, et que la cruche d'eau prenait trop souvent la forme d'une bouteille casquée d'argent.

Franchement, les geôles politiques de Paris valent mieux que celles de Moscou.

Espagnol ; Leçons et traductions par professeur diplômé
V. Masferrer Ventura, 5, rue de la Filature, Bruxelles

Duinpark Bains

entre Nieupoort et Oostduinkerke.

Arrêt facultatif des trams directs Ostende-La Panne.

Les animaux malades de la peste

Comme tous les ministres qui ont pris l'habitude de donner les ordres les plus graves par téléphone — tous jours le régime de la facilité — il est assez difficile de dire quel est le vrai coupable dans cette affaire. Etant donné la façon dont les jeunes attachés de cabinet interviennent dans tous les rouages de l'administration et le ton impératif qu'ils adoptent avec les plus hauts fonctionnaires, on comprend parfaitement que le directeur de la prison se soit laissé duper, d'autant plus que la grâce était dans l'air. N'empêche que c'est sur lui que l'on est tombé. Il a été suspendu, « ce pelé, ce galeux ». Pour se consoler de sa disgrâce, il pourra toujours lire la fable des animaux malades de la peste.

MALLES D'AUTOS. — P. COESSENS
le plus réputé spécialiste, 24, rue du Chêne. Tél. 100.9

Corona

Additionneuse-imprimante, tous les perfectionnements
6, rue d'Assaut, à Bruxelles.

Vaudeville ou drame ?

Ce procès Vande Vorst nous sert un réchauffé dont s'édouffent avec des airs dégoutés les amateurs de scandales. Ce Vande Vorst a tué sa femme, ce qui est, *a priori*, un crime sans excuse. Mais remarquez qu'il n'est pas du tout question de ce crime, pas plus qu'il n'en a été question au cours des débats devant la Cour d'assises d'Anvers. Par contre, on épluche jusque dans les moindres détails ce qu'on pourrait appeler la vie extra-conjugale de l'accusé. Il y a surtout une promenade en taxi avec certaine jeune personne qui préoccupe terriblement ces messieurs de la Cour, du jury et de l'auditoire. Cette promenade en taxi devient quelque chose d'extraordinaire

d'abominable et de parfaitement ignoble, parce que l'accusé, un an plus tard, s'est transformé en meurtrier.

Mais si Vande Vorst n'avait pas tué sa femme, c'eût été une simple frasque, comme l'honnête homme selon M. Joseph de Maistre en commet tant.

Moralité : Amusez-vous tant que vous voulez, mais ne vous avisez pas de tuer votre femme, après.

C'est assez juste...

DUPAIX, 27, rue du Fossé-aux-Loups,
Son costume Veston à 900 francs.

Construction d'usines

J. Tylgat, ing^r, Av. des Moines, 2, Gand. Tél. 3325.

Au cours de l'affaire Van de Vorst

L'autre jour, aux assises du Brabant, le conseiller Heyse, qui préside avec rondeur et impartialité les débats de l'affaire Vande Vorst, vit arriver devant lui une jeune enfant, tout de velours rubis vêtue. C'était une des innombrables amies d'Albert Vande Vorst, auxquelles l'accusé — durant l'instance en divorce — promettait le mariage.

Le président l'interroge avec prudence, car il veut éviter les détails scabreux :

— Ainsi donc, Mademoiselle, l'accusé se montrait très empressé auprès de vous ?

— Oui, Monsieur le Président.

— Est-ce qu'il vous a caressée ?

—

— Enfin, vous a-t-il embrassée ?

— Oui, Monsieur le Président.

— C'est alors qu'il vous a promis le mariage ? Il vous a parlé de son divorce...

— Oui, Monsieur le Président.

— Mais vous avait-il montré sa requête ?

—

— Hélas ! le président a-t-il été mal compris ? Il vit cinquante robes noires se tordre, les journalistes éclater de rire et les gendarmes se retourner pour ne pas pouffer publiquement.

— Quelqu'un lança parmi les avocats :

— Le président aurait dû dire : « Vous a-t-il montré son exploit introductif ?... »

L'audience se termina assez brusquement.

???

Et voici ce qu'on lit dans le compte rendu de la *Dernière Heure* :

« M^e VERSPEYEN. — Mme Albert Vande Vorst ne disait-elle pas qu'elle était heureuse d'avoir quitté Liège, où la vie, chez elle, était un enfer ?

» — Oui, elle l'a écrit.

« M^e TSCHOFFEN. — Et elle a préféré ensuite quitter son mari pour retourner à l'enfer... »

Décidément, on emploie un langage bizarre dans cette affaire. Car nous lisons ceci dans le compte rendu de la *Meuse* (27 juin) :

« LE PRÉSIDENT. — Votre femme a écrit à cette époque à ses parents, une lettre émouvante, disant que vous ne pensiez qu'à vous amuser, qu'elle était bafouée par vous. Elle suppliait les seins de venir la reprendre... »

Étrange !... De plus en plus étrange !

Pour voyager agréablement

pas de bagages. L'ARDENNAISE se charge de les prendre chez vous et de les rendre où vous voulez. — Avenue du Port, 114. — Téléph. 649.82.

La démagogie au prétoire

Si nous disions que la démagogie commence petit à petit à régner au prétoire, nous susciterions certainement l'indignation de M. Van Durme, substitut du procureur du roi, à Anvers.

Celui-ci, dans un réquisitoire dirigé contre Fierens et ses coprévenus dans l'affaire du Crédit Foncier, a dit qu'il était ridicule d'établir un parallèle entre ces délinquants et d'autres, coupables de chefs à peu près identiques, mais qui courent encore. En effet, les victimes de Fierens sont de petits épargnants qui avaient placé à la fois leurs économies au Crédit Foncier et leur confiance dans ses administrateurs. Les autres, au contraire, sont des commerçants, des diamantaires qui n'ont évidemment aucune excuse de n'avoir été que des poires. Bref, selon que vous barboterez dans la poche des puissants ou des misérables, vous serez vous-même traité en puissant ou en misérable. Voler n'est rien. Le tout est de savoir qui l'on vole.

Evidemment, un procureur du roi ne fait pas le droit et ne vend pas la justice. Mais il y est bien pour quelque chose et il est assez imprévu de lui entendre emprunter des thèses qui ne seraient pas déplacées dans le *Drapeau Rouge*.

PIANOS BLUTHNER

Agence générale : 76, rue de Brabant, Bruxelles

Mesdames

N'oubliez pas, lorsque vous irez chez votre parfumeur, de demander une boîte de poudre de riz LASEGUE.

Indiscrétion

Il ne faudrait tout de même rien exagérer ! Voici que les partisans du barrage de l'Ourthe répandent le bruit que leurs adversaires émargent aux fonds secrets hollandais.

Pourquoi le barrage ? Pour alimenter d'eau le canal projeté entre Anvers et Liège. Or, ce canal lèse gravement les intérêts du bassin minier limbourgeois, à l'est de Maestricht, et, par conséquent, la Hollande. S'insurger contre le barrage, c'est faire le jeu des « Keeskoppen ».

Minute ! Si nous sommes obligés de creuser un canal Anvers-Liège, c'est parce que notre diplomatie s'est montrée incapable de forcer les Pays-Bas à nous donner de bonnes communications avec la mer. Et on voudrait maintenant que nous nous frottions les mains parce que l'incapacité de nos Richelieu et le manque d'autorité de nos Talleyrand nous auront amenés à détruire la plus belle vallée du Luxembourg, le site le plus pittoresque du pays, pour le plaisir de laisser fuir annuellement quelques centaines de millions de mètres cubes d'eau dans les sables de la Campine ?

On pourrait aussi demander avec quel argent sont payés les partisans du barrage. Mais ce serait indiscret.

LE MONTE-PLATS RATIONNEL

s'installe dans toute maison en 5 HEURES
VANHOLSBECK, rue de Pologne, 29, Bruxelles

Automobile Buick

Le nouveau moteur Buick 1927 est équipé avec le « Buick Vacuum Ventilator », appareil qui aspire toutes les vapeurs d'eau contenues dans le moteur ; avantage qui permet de ne changer l'huile que quatre fois par an.

Paul-E. Cousin, 2, boulevard de Dirmude, Bruxelles.

Une bonne figure

M. Aristide Briand, peu avant son départ pour Genève, visitait un monastère, un beau vieux monastère appartenant à l'un des ordres exilés jadis par M. Combes, et qui n'ont plus d'existence légale en France. Un religieux lui faisait les honneurs du lieu avec beaucoup de complaisance et de bonne humeur, si bien qu'on finit par causer. M. Briand complimenta le père sur la bonne tenue du couvent et s'étonna de l'activité qui y régnait.

— Bah ! je peux bien vous le dire, Monsieur : je vois bien à votre bonne figure que vous ne nous vendrez pas. Tous les exilés rentrent et reprennent la vie monastique.

— Assurément, je ne vous vendrai pas, mon père, répondit le ministre ; mais savez-vous qui je suis ? Je m'appelle Aristide Briand.

— Ah ! dit le bon père consterné.

— Soyez tranquille. Mais constatez, mon révérend père, qu'il est dangereux de se fier aux bonnes figures...

BENJAMIN COUPRIE

Ses portraits — Ses agrandissements
32, av. Louise, Bruxelles (Porte Louise). — Tél. 116.89.

Hévéa

29, Montagne-aux-Herbes-Potagères

Tous les articles pour le Tennis ; Raquettes et balles de toutes marques ; recordages et réparations.

Le droit d'auteur et Kamiel Huysmans

Nous avons eu, au ministère des Sciences et des Arts, des ministres qui ne faisaient rien — l'a-t-on assez reproché à cet excellent et inoffensif M. Hubert ? Comme on les regrette, maintenant que ce ministère est occupé par un olivier d'une activité dévorante ! Notre ami Kamiel Huysmans est l'homme d'une idée par jour. Il veut tout réformer, tout transformer. Il tient absolument à laisser un nom dans l'histoire, si bien que quand il aura été rendu à ses chères études, il faudra pas mal de temps pour réparer la casse qu'il laissera derrière lui.

Voici qu'il s'en prend au droit d'auteur. Il vient de nommer une commission « chargée d'étudier les réformes qu'il conviendrait d'apporter à la perception des droits d'auteur ». Ça n'a l'air de rien, cette commission, d'autant plus qu'elle n'est pas mal composée (Carton de Wiart, Destrée, Jenissen, Wauwermans, Frans Folie, Glesener, Clavier, etc.). Elle n'a rien de flamingant. Seulement, le ministre lui a communiqué ses idées. Il estime, dans sa sagesse, qu'il est inadmissible qu'une « société étrangère » soit chargée de percevoir en Belgique les droits des auteurs et compositeurs de musique belges. Il voudrait que l'Etat soit chargé de ce soin.

On voit tout de suite passer le bout de l'oreille. Il s'agit, en réalité, d'une reprise de l'offensive manquée, qu'une bande de ratés manœuvrée par les flamingants et qui avait entraîné à sa suite un grand artiste, qu'on regretta de voir embarquée dans cette galère, a menée dernièrement contre la Société des auteurs.

La Société des Auteurs

La Société des auteurs est une société française (raison de plus pour notre Kamiel de lui chercher noise) ; mais les Belges en font partie avec les mêmes droits et au même titre que les Français. Elle n'est pas tabou ; c'est entendu. Ses méthodes sont perfectibles, mais telle qu'elle est, elle rend aux auteurs belges aussi bien que

français des services inappréciables, et tous ceux qui vent comment elle fonctionne se rendent compte de patience et des difficultés qu'il a fallu pour créer une reille organisation. Cela a demandé des années et années, et ce ne sont pas les conspirateurs que l'on a à l'œuvre l'an dernier qui seraient capables de me quelque chose d'autre sur pied. Quant à l'intervention l'Etat, elle serait désastreuse. Voyez-vous une administration toujours plus ou moins soumise aux fluctuations la politique, intervenant avec toute sa puissance et arbitraire dans quelque chose d'aussi délicat que le droit d'auteur ? La présence de M. Clavier dans la commission indique-t-elle que c'est un moyen de permettre au fisc surveiller de plus près les pauvres revenus des écrivains et des artistes ? Et puis, M. Huysmans a-t-il réfléchi si des auteurs français touchent des droits en Belgique, les auteurs belges touchent des droits en France — et même pour quelques-uns d'entre eux le plus clair de leur revenu ? Imagine-t-on qu'on permettra aux fiscaux belges d'aller surveiller en France les théâtres et les concerts ?

En vérité, cela ne tient pas debout, et nous sommes convaincus que la commission démontrera tout de suite à M. Huysmans que son projet n'a pas le sens commun. Mais quelle indication ! Dès qu'il s'agit de rendre difficiles les rapports de la Belgique et de la France, Kamiel est un peu là. Il a déjà saboté l'accord conclu par Destrée sur l'échange des professeurs. Maintenant, il mène l'offensive contre la Société des auteurs ; demain, il s'en prendra à la Société des gens de lettres. On dirait qu'au fond de cet internationaliste, il y a un nationaliste particulièrement étroit.

Et avec cela, nous avons toujours des représentants à l'Institut de coopération intellectuelle !

LA PANNE S/MER. Continental Palace. Concessionnaire du Restaurant, Grand Hôtel Osborn, Ostende.

Apprenez les Langues Vivantes à l'Ecole Berlitz

20, place Sainte-Gudule.

Vive le Théâtre Wallon Liégeois!

Il est d'un bel exemple, bien digne d'être médité, geste que vient de faire le Théâtre Wallon du Trianon, Liège (Association sans but lucratif).

L'entreprise, entrée il y a neuf mois en activité, vient de publier un triomphal bilan : elle a représenté au total, avec des soins remarquables, douze cent quarante huit actes d'auteurs wallons, dont quarante-cinq inédits.

Et voici le merveilleux : avec les bénéfices qu'elle a réalisés, l'Œuvre du Théâtre wallon a créé cinq prix de dix mille francs et subsidié trois œuvres wallonnes raison de 30,000 francs.

1. Un prix de 10,000 francs à attribuer à un écrivain wallon ;
2. Un prix de 10,000 francs à attribuer par l'Académie de langue et de littérature française à un écrivain d'expression française ;
3. Un prix de 10,000 francs à attribuer à un sculpteur wallon ;
4. Un prix de 10,000 francs à attribuer à un peintre ou à un graveur ;
5. Un prix de 10,000 francs à attribuer à un musicien wallon.

En outre, sont attribués :

1. Un subside de 10,000 francs à la fondation belge de l'Œuvre de Comacina ;
2. Un subside de 10,000 francs au Musée de la Vie wallonne ;
3. Un subside de 10,000 francs à la Caisse de retraite des Artistes wallons.

Enfin, si l'Administration communale de Liège donne suite favorable à leur requête du 5 mai 1927, les dirigeants du Trianon seront en mesure de répartir une somme d'environ 55,000 francs entre différentes œuvres charitables.

Los à Ch. Van Steenbruggen, l'administrateur délégué, et à ses deux coadjuteurs : Arm. Van Aerschot et Léon De-trecheux !

Elle est vraiment frappante, la faveur dont jouissent le traditionnalisme et la littérature de terroir en Wallonie : à mesure que les vestiges pittoresques du passé diminuent, il semble que le cœur et l'esprit wallons s'attachent davantage à en dégager la saveur. Et ce n'est pas l'une des moins curieuses caractéristiques des temps troublés où nous vivons...

LA PHOTOBROME, Vues d'Usines, Actualités, Reprod. Docum., Agrand., etc. Rue Van Oost, 42, Brux. T. 517.74.

Minimum de poids

Maximum d'imperméabilité, minimum de prix. Pour 175 francs, le C. C. C., 66, rue Neuve, près du Finistère, vous fournit un imperméable pesant 450 grammes, d'une coupe parfaite et d'une qualité inégalable.

Mais alors?

Il ne faut guère chercher à comprendre les raisons qui ont fait fixer le taux de la livre sterling à 175 francs. Cependant, n'a-t-on pas le droit d'être étonné de ce coefficient, quand on lit le bulletin de la situation hebdomadaire de la Banque Nationale, qui indique une circulation de 9,248.505,250 francs de billets et une encaisse de valeur-or de fr.5,409,554.170.53, c'est-à-dire plus de cinquante pour cent? Comment, dans ces conditions, notre franc-papier ne vaut-il pas fr. 0.50? Je ne crois pas qu'ayant la guerre, la proportion valeur-or ait jamais atteint 54.04 p. c...

Qui nous expliquera ce mystère?

Pourquoi acheter une 4 cylindres déjà démodée quand ESSEX vous offre sa Nouvelle Super Six à un prix aussi raisonnable. PILETTE, 15, rue Veydt, Bruxelles.

KNOCKE - LE GRAND HOTEL - KNOCKE
Le plus confortable

Soyons vrais

Ce n'est pas d'hier que les rédacteurs du Temps prennent avec la langue française ou l'Histoire de coupables privautés? Marcel Schwob, dans son ironique « traité de journalisme » intitulé *Mœurs des Diurnales*, publié jadis sous le pseudonyme de Loyson-Bridet et qu'on a bien fait de réimprimer tout récemment, Schwob, disons-nous, a recueilli quelques-unes de ces perles d'un inimitable orient. Celle-ci par exemple :

« L'on ne peut plus se tromper sur l'état de l'atmosphère politique. Décidément les alizés n'inclinent plus leurs antennes du même côté. Le vent dans les hautes couches va changer de direction. »

Le scribe avait mal compris le vers des *Conquérants* de Heredia :

Et les vents alizés inclinaient leurs antennes...

Il l'avait plus mal retenu encore. Il n'avait pas vu que les antennes faisaient partie du grément des « blanches caravelles » ; alizés aussi lui disait peu : il en parlait comme on ferait de papillons ou de coléoptères. Et

du coup la phrase baroque prenait le ton apocalyptique cher au vieux canard.

Préférez-vous ceci :

« Deux personnes se réunissent pour traiter, stantes pede in uno, à brûle-pourpoint et à toute vapeur, des questions... »

Ou encore :

« M. Marcellin Boule, qui l'a étudié avec son talent habituel, a pu restaurer une mâchoire inférieure entière avec ses deux mandibules »?

Schwob aurait aujourd'hui de quoi grossir son volume. Une des plus étonnantes assertions est due au critique artistique du « grand organe parisien », Thiébauld-Sisson, qui écrivait par une chaude journée de l'été dernier : « Comme chacun sait, la Belgique resta sous le régime autrichien jusqu'à la bataille de Waterloo ; après quoi elle fut annexée à la Hollande. »

Voilà qui est net. Jemappes, Dumouriez, Fleurus, Jourdan, la conquête française, Anvers et Napoléon, rêve de malade que tout cela, ou conte de nourrice!

A qui le tour ?

PIANOS E. VAN DER ELST
Grand choix de Pianos en location
76, rue de Brabant, Bruxelles

La Texaco Motor Oil

dont la transparence et la belle couleur d'or proclament l'absolue pureté, est spécialement économique, car elle supprime l'encrassement des cylindres et, par suite, leur usure prématurée : il en résulte une incroyable diminution des frais d'entretien.

Une visite à Anvers

Une centaine d'ingénieurs commerciaux et de licenciés ont, ces jours derniers, visité les nouvelles installations du port d'Anvers. Le programme de l'excursion comportait une réception à l'hôtel de ville par les autorités communales.

En l'absence de M. Van Cauwelaert, M. Cools, sénateur et échevin des finances, officia.

Réception parfaite, nous rapporte-t-on, dans les somptueux salons, mais M. l'échevin a tout gâté par certaine restriction intempestive au sujet de l'emploi « qu'il jugeait bon de faire de la langue française, lui qui n'oubliait pas qu'il était Flamand et qu'il vénérait sa langue maternelle, qu'Anvers, bien que port international, était avant tout ville flamande ».

Le hors-d'œuvre de M. l'échevin causa une fâcheuse impression.

La réplique méritée ne tarda pas à se produire.

A l'issue de cette réception, un déjeuner fut servi au « Paon Royal », sous la présidence de M. Achille Marchal, vice-président de la Fédération des Associations de licenciés et d'ingénieurs commerciaux de Belgique, et secrétaire général de l'Association des I. C. sortis de l'Institut supérieur de commerce de Mons.

M. Cools assistait à ce déjeuner, entouré de nombreuses personnalités du port d'Anvers.

A l'heure des toasts, après avoir chaleureusement remercié la ville d'Anvers et exalté la splendeur des travaux du port, il fit ressortir toute l'intime solidarité qui existe entre le port d'Anvers, flamand, et l'industrie wallonne ; que l'un ne pourrait vivre sans l'autre, et celle-ci ne pourrait se passer du premier.

« Les Wallons, dit M. Marchal, ne sont pas exclusifs », et, se tournant vers M. Cools, il lui dit : « Tantôt, Mon-

sieur Cools, vous nous avez parlé de votre amour pour votre ville. Eh bien ! permettez-moi de vous dire que cet amour est partagé. Que nous soyons de Mons, de Charleroi, de Liège ou de Bruxelles, nous aimons aussi Anvers. Nous l'aimons pour son glorieux passé, pour sa beauté présente, pour la place si grande qu'elle tient dans le domaine économique de la Belgique, et nous vous promettons de travailler tous à sa prospérité... »

La réplique fut vigoureusement applaudie. A des paroles de division, M. Marchal avait opposé des paroles d'union et de véritable patriotisme, qui sont d'un bon Belge, tout simplement.

Les abonnements aux journaux et publications belges, français et anglais sont reçus à l'AGENCE DECHENNE, 18, rue du Persil, Bruxelles.

Les mystères de St-Hubert

Une proposition à M. le Bourgmestre

Des lettres encore à propos de Saint-Hubert. Quelques-uns de nos lecteurs déclarent qu'ils sont restés bouche bée et stupéfaits devant les dénégations du bourgmestre. C'est vrai que nous-mêmes nous n'en sommes pas encore tout à fait revenus et que c'est notre stupéfaction qui nous a empêchés de pousser les cris qui convenaient.

Quoi qu'il en soit, nous avons désormais à notre disposition le témoignage de nous ne savons plus combien d'automobilistes, de qui on avait extrait de force dix francs dans la forêt de Bondy-Saint-Hubert — à d'autres, vingt francs, paraît-il — et des cartes encore qui prouvent que Monsieur le doyen de Saint-Hubert, qui avait bien recommandé de ne pas plumer les pèlerins, se réservant sans doute le soin de faire ça lui-même, exigeait cinq francs pour la location d'une chaise. Il reste donc que Monsieur le bourgmestre nie. Nous nous refusons énergiquement à opposer à ce magistrat communal l'épithète qui paraît s'imposer. Nous voulons croire, puisqu'il nie, qu'il n'a pas su. Mais alors ? Tout ceci est bien plus extraordinaire que nous ne le pensions. La forêt de Saint-Hubert est la forêt mystérieuse par excellence. Cependant qu'un honorable magistrat communal recevait un prince de l'Eglise et un prince de la terre, au son des cloches, au chant des orgues, à la rumeur des fanfares, le pourtour de sa ville était en proie à des brigands déguisés, les uns en gendarmes, les autres en policiers, les autres affublés de brassards aux couleurs de la ville et qui exigeaient de tous ceux qui traversaient la forêt des sommes grandes ou petites.

Cet acte de brigandage exceptionnel est certes pittoresque ; mais il ne faut pas que cela se renouvelle. Nous proposons à Monsieur le bourgmestre de Saint-Hubert de se joindre à nous pour déposer une plainte dans les mains du Procureur du Roi contre les brigands qui ont infesté sa forêt, qui ont compromis le bon renom de sa ville et qui lui valent, de notre part, des prises à partie évidemment désagréables. Voulez-vous signer cette plainte avec nous, Monsieur le Bourgmestre ? Nous vous attendons. Si vous ne venez pas, nous partirons tout seuls.

N. B. — Et cela prouve comme les automobilistes sont imprudents de ne pas sortir avec de gros pistolets quand ils s'enfoncent dans les lointaines forêts des Ardennes.

Deux cents chiens toutes races

de garde, police, de chasse, etc., avec garanties.
 au SELECT-KENNEL, à Berchem-Bruxelles. Tél. 604.71.
 A la Succursale, 24a, rue Neuve, Bruxelles. Tél. 100.70.
 Vente de chiens de luxe miniatures.

Les joies d'Anvers

Si vous descendez de tramway, à Anvers, avant l'arrêt complet du véhicule, un policier surgit et vous dresse procès-verbal. Cette police d'Anvers est célèbre. Il y a le prince Machin de Suède, on le sait, qui a reçu une sérieuse volée de coups de poing de la part des estafiers ; y a le parapluie de la mère de notre bien-aimée princesse Astrid qui a été mise en pièces ; il y a le sabre de notre bien-aimé Souverain qui a failli lui être enlevé des mains par une foule en plein délire de loyalisme et, dans tout cela, les gens de M. Van Cauwelaert distribuaient des harpons à droite et à gauche sur les gens qu'ils protégeaient comme sur ceux qu'il fallait écarter, avec une impartialité remarquable. Mais ne discutons pas des mérites de cette police. On vous conseillera facilement de ne vous embarquer pour Anvers qu'avec des vêtements blindés.

Cependant, ne peut-on pas faire remarquer à un magistrat communal qu'il n'est pas raisonnable d'interdire purement et simplement à nos contemporains de sauter d'un tramway en marche ? Cette gymnastique, qui n'est pas nécessairement mortelle, ne devrait-elle pas être connue et pratiquée par tous, désormais ? Il fut un bon vieux temps où on ne laissait pas les gens traverser une route ferrée, ou non, où devait passer, dans un quart d'heure à peine, un train à vapeur qui faisait quelque chose comme du vingt à l'heure. Maintenant, on permet aux gens de circuler sur des boulevards où des voitures font du quarante à l'heure. Il a bien fallu renoncer à protéger les citoyens comme s'ils avaient été des impotents et la nécessité les a contraints à devenir débrouillards. On a malheureusement une tendance, en Belgique, à considérer tous les Belges comme des imbéciles. Voyez les indications dans les gares, voyez ces stupides passages souterrains qu'on est forcé de prendre sous peine d'amende. C'est avec une telle manie de protection qu'on fait un peuple de gourdes.

Il est bien vrai aussi que ce n'est pas par un sentiment de paternité envers leurs ouailles qu'agissent nos ministres, nos chefs de gare et nos bourgmestres ; nous croyons que c'est bien plutôt pour jouer aux petits tyrans, aux maîtres, pour montrer qu'ils sont un peu là pour pouvoir, à l'occasion, faire faire des petits moulineux à la plume de paon qu'ils ont au derrière.

Les Etablissements de dégustation « SANDEMAN », en Belgique, sont fréquentés par tout fin connaisseur en vins de Porto.

Votre auto.

peinte à la CELLULOSE par
 Albert d'Ieteren, rue Beckers, 48-54
 ne craindra ni la boue, ni le goudron, sera d'un entretien nul et d'un brillant durable.

Ostracisme

L'administration communale d'Anvers a reçu les P.E.N. Clubs. Petits fours et discours à l'hôtel de ville. Il y avait pour déguster les uns et les autres, outre les membres du congrès, les conseillers communaux, les fonctionnaires, les politiciens de quartier et les amis de M. Van Cauwelaert, les écrivains flamands plus ou moins activistes dont Anvers s'honore. Mais on n'avait invité aucun écrivain d'expression française. Ceux-ci, y compris Maurice Gauchez, lui-même, ont envoyé une protestation à l'administration communale. Ils s'élèvent, en termes éloquentes, contre l'ostracisme dont ils ont été l'objet et ils joignent à leur adresse leurs feuilles de contributions dûment acquittées. Ils peuvent être ignorés dans les bureaux de l'adminis-

ration centrale. Ils ne le sont pas dans ceux du fisc. L'inégalité devant le petit four. L'égalité devant l'impôt. Est-ce pas toute la démocratie, cela ?

Mais aussi pourquoi n'écrivent-ils pas en flamand ? Ils joueraient plus le rôle de Lazare aux banquets de Van Hauwelaert et ils auraient leur rue après leur mort.

Le repos au
ZEEBRUGGE PALACE HOTEL
dernier confort à des prix raisonnables. Chasse, Pêche, Tennis mis gratuitement à la disposition des clients.

De quoi êtes-vous sûr ?

De l'amour, de l'amitié, de la fortune ? Non, ici-bas, vous n'êtes vraiment sûr que d'une chose : c'est que vos pneus Goodyear ballon à tringles ne déjanteront jamais.

Les beautés de la diplomatie

On nous raconte cette histoire :
« Lors de la saisie des papiers des Soviets, ce beau coup de Tchang-Tso-Lin à Pékin, un grand journaliste français se trouvait présent. Il représentait un journal de Paris, mais il représentait aussi un journal de New-York. Le journal de Paris lui avait donné un modeste chèque, un chèque en francs, un chèque européen ; le journal de New-York lui avait donné un chèque en dollars, un chèque excessivement américain. Tous les gens au courant, dans le quartier des légations, connaissaient les intentions de Tchang-Tso-Lin. Les uns les approuvaient ; les autres les blâmaient. Parmi ces derniers, se trouvaient les Américains. Chapitrèrent-ils le correspondant occasionnel du journal new-yorkais ? Toujours est-il que celui-ci s'en fut trouver le ministre de France et lui dit :

« — Vous connaissez les intentions de Tchang, Monsieur le Ministre ?

« — Je les connais.

« — Vous n'allez pas permettre cela, n'est-ce pas ?

« — Je n'en sais rien, Monsieur ; cela me regarde.

« — Mais vous savez que Washington s'y oppose ?

« — Je le regrette ; mais ce n'est pas de Washington que je reçois mes ordres.

« — Prenez garde : vous savez que mon journal est puissant. Vous connaissez ses attaches. Il ne tolérera pas une politique qui pourrait froisser les Etats-Unis.

« — Tant pis, Monsieur, tant pis !...

« Et le ministre, très froid, reconduisit le journaliste à la porte. »

On nous garantit l'authenticité de cette histoire. Du reste, à la brutalité près, ce genre de manœuvre... journalistique a été déjà tenté plusieurs fois, même en Belgique. C'est une belle chose que la puissance de la Presse, mais, tout de même, il ne faudrait pas en abuser.

Si vous ne voulez pas faillir à l'exactitude, servez-vous toujours de la montre **MOVADO**

Le Sherry **SANDEMAN** est recommandé

Vincent d'Indy auteur gai

Quand un artiste a été classé, il lui devient très difficile de se reclasser ou même de se déclasser. Vincent d'Indy, directeur de la *Schola Cantorum*, auteur de *Fernand* et de *Saint-Christophe*, est rangé parmi les musiciens graves, austères et nobles, ce qui, pour beaucoup de gens, peut dire ennuyeux. Pense-t-il, comme Claudel, que le

comique est la forme la plus élevée du lyrisme, ou comme Renan, une fantaisie légère, la philosophie qui convient le mieux au soir d'une belle vie ? Toujours est-il qu'il a composé une opérette. *La Petite Scène*, cette charmante société d'amateurs, artistes et gens du monde, qui commence à prendre dans la vie théâtrale de Paris une place considérable, l'a représentée, et ce fut un succès, un très gros succès.

Les spécialistes du théâtre gai avaient décrété : « C'est savant et ennuyeux » ; les fidèles de la *Schola* : « Quel dommage de se déconsidérer ainsi ! » Eh bien, le public, un public qui n'est évidemment pas celui du *Moulin Rouge* et de Clément Vautel, mais qui est le public qui compte, a constaté que la musique gaie de d'Indy était très gaie, très spirituelle et que la parfaite distinction de cette fantaisie parodique ne faisait que la rendre plus piquante.

Il est vrai que le musicien était servi par un charmant poème : *Le Rêve de Cymrus*, de Xavier de Courville. Xavier de Courville a fait la guerre. Bien qu'il n'éprouve pas le besoin de le crier sur les toits, c'est un écrivain combattant. Il a fait la guerre avec courage, avec bravoure, avec résignation, mais son enthousiasme patriotique ne l'a pas empêché d'exercer son ironie sur ce qu'elle comportait d'élément comique. Il lui a suffi de déformer un peu un épisode de la guerre de Troie pour mettre en scène les types les plus caractéristiques de l'époque héroïque. Ceux du front et ceux de l'intérieur, les naïfs et les malins, les valeureux de bobards et les profiteurs. Au lendemain de la guerre, cette ironie eût été un peu cruelle ; dans quelques années, plusieurs distraits les plus heureux demanderont des commentaires. *Le Rêve de Cymrus* vient au bon moment.

Cette charmante fantaisie, montée à la *Petite Scène* avec un goût parfait et fort chaste, est jouée par Mme Jean Rivain, MM. Le Marc, Hadour, Max Moutia, l'excellent ténor que l'on a entendu à Bruxelles lors d'une des soirées de la *Flûte de Pan*, Edgar Silles et Jean Mourier. Lors de la première, on avait eu la plaisante idée d'inviter M. Painlevé. Le temps a passé ; le ministre de la guerre de 1917 peut se permettre aussi de sourire à quelques-uns de ses souvenirs.

TAVERNE ROYALE

Restaurant et Banquets
Toutes Entreprises à Domicile
et plats sur commande
Téléphone : 276,90

Demandez le nouveau catalogue

des géraniums et toutes plantes pour jardins, balcons et appartements, aux
Etablissements Horticoles Eugène DRAPS,
Uccle-Bruxelles. Tél. 406.32.

« Provisoirement »

On l'appelait « Provisoirement », parce qu'il employait à tous propos, et même hors de propos, cet adverbe « définitif ». Un jour, il annonça, joyeux, qu'un prince hindou viendrait bientôt dans la petite ville où il tenait garnison, avec quelques lignards paysans. Grand émoi, grands préparatifs ; espoirs de décorations magnifiques.

Le prince paraît, descend d'un wagon de grand luxe, d'un wagon royal. Il a le front ceint d'un turban blanc, la face est couleur de tabac clair, le costume est une jaquette impeccable et un superbe pantalon gris perle. A la boutonnière du prince, décoré discrètement d'un ordre anglais, s'épanouit un lotus bleu, gros comme un poing. Sensation énorme ! Congratulations ! Deux officiers bel-

ges et quelques jeunes rajahs à turbans blancs et à jaquettes impeccables, tous fleuris de lotus bleu, accompagnent le prince, qui promet des rubans à toutes les vanités, provinciales et ravies. Mais, à la fin du banquet, un serveur lui maculant de vin sa belle jaquette, le prince, un peu bu, n'y tint plus et s'écrie :

— Awel ! stoummen hezel !... Attention, hein, G. v. D. !
Stupeur immense, huée plus immense encore ; fuite éperdue du « prince » et de ses acolytes...

Il n'avait été prince hindou que « provisoirement » ; mais il avait bien ri sous cape des vanités de sa villette !

LES HOMMES ENERGIQUES, ambitieux et jeunes se bâtissent une fortune, contribuent au développement industriel et communal d'une ville, procurent du travail à des centaines d'ouvriers, finalement augmentent le chiffre général des affaires et enrichissent le monde entier. Tel est l'effort de The Destroyer's Raincoat Co Ltd., 24 à 30, Passage du Nord.

L'Amphitryon Restaurant

The Bristol Bar

Sa cuisine. — Sa cave.

Le choix de ses consommations. — Son buffet froid.
Porte Louise — BRUXELLES

Canules!

Ce jour-là (jeudi dernier, 25 juin), le citoyen-député Melckmans avait, en son français d'Anderlecht, proféré ces paroles définitives (*Compte rendu analytique*, p. 647) :

« Les instituteurs les plus obéissants et les plus soumis sont généralement des « canules », tandis que les instituteurs militants sont des gens de valeur. »

Des canules ? On n'avait jamais parlé de ça dans l'hémicycle. Il en résulta des complications. Notre ami Ooms, qui dirige le *Compte rendu*, se demandait : « Dois-je ou non laisser « canule » dans un document officiel destiné à la postérité ? » Comme le mot avait provoqué ce qu'on appelle en style de la maison des « exclamations et rires », il décida de le laisser dans le texte.

Mais les difficultés ne faisaient que commencer. Que ferait le service de traduction du Parlement ?

— C'est bien simple, dit Fischer : canule, en flamand, c'est *galbuis* !

Le dit service a été d'un autre avis, et, plutôt que d'adopter ce mot coloré, suggéré par un questeur de la Chambre, il a imprimé « doorgaans », — des choses qui vont à travers, un passage, quoi !

La traduction de Fischer nous paraît plus adéquate. Mais les instituteurs qui sont des « doorgaans » font assez belle figure aussi !

H. HERZ pianos neufs, occasions,
locations, réparations.

47, boulevard Anspach. — Tél. 117.10

Chez le coiffeur

Quelques personnes, dont deux dames au balcon proéminent, attendent leur tour de supplice.

Figaro, qui vient de terminer une exécution, s'adresse au premier client :

— Monsieur ?... Raser... couper ?...

— Oui, Monsieur.

— Faudra attendre un instant.

S'adressant ensuite aux deux dames susnommées :

— Ces dames, onduler ?...

PREMIERE DAME. — Insolent !...

DEUXIEME DAME. — Grossier merle !...

Elles sortent en claquant la porte.

Il a fallu un quart d'heure au pauvre coiffeur pour qu'il reprît ses « essences ».

VOISIN Le Chef-d'œuvre mondial
de la mécanique automobile.

33, rue des Deux-Eglises. T. 351.57.

Négrologie...

Au théâtre, le mariage
Est fort à la mode, à Paris.
On voit la scène — est-ce un pari ?
Devenir scène de ménage.

Après la belle Célimène,
Qui se mit en... sécurité,
Joséphine prend un comte et
Lui parle d'hymen et l'y mène.

Sans hésiter, à la mairie,
Elle dit un « oui » pour un « nom »,
Regrettera-t-elle ? Mais non,
Car la « noce » c'est sa patrie !

Baker, à présent, s'intitule :
« Comtesse Albertini » ; c'est là
Une raison de plus, qu'elle a,
De nous montrer... ses particules !

Elle gagne — belle noblesse —
L'écu en se déshabillant,
Le tortil en se tortillant...
La négresse est dans l'allégresse !...

Il fit — ce beau comte à la manque
Sa cour entre « cour et jardin » ;
Et le voici riche soudain...
C'est un comte remis en banque !

Pour le bon motif, il courtise —
Un bon motif... de charleston ! —
Ainsi, souvent triomphe-t-on,
Dans les plus « noires » entreprises !

Et la jeune épouse est très fière
De montrer à tous son contrat
Deridera !... Elle sera,
Plus tard, très bien en douairière !...

A la noce, la noire étoile,
Ne fut pas en blanc. Et, ma foi,
C'eût été la première fois
Que Joséphine eût mis un voile !

Mais pour le mari, quelle fête
De voir sa « nue propriété »,
Pour lui seul, dans l'intimité,
S'habiller des pieds à la tête !

Marcel Antoine.

Sonora 

La meilleure machine parlante du monde
SALONS D'EXPOSITION : 14, rue d'Arenberg. Tél. 129

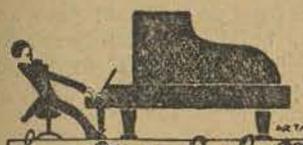
Baiser ou non

Une agence de langue anglaise : « Anglo-American-Newspaper Service Ltd » met à la disposition des journaux des chroniques, des études, des biographies ; on y traite de tout et de tous. Voici un des sujets qu'elle développera du 26 juin au 15 juillet et la manière dont elle entend le développer :

Nouvelles idées de l'ancien art de baiser.

L'objet de cet essai est très intéressant non seulement à cause de son contenu, mais aussi par sa sérieuse et pourtant spirituelle manière d'écrire. Tout ce qui a été dit depuis l'ancien temps jusqu'à présent concernant les baisers est parcouru dans cet article. Baiser ou ne pas baiser. Hygiène de baiser, etc. complètent cet essai spirituel et intéressant. Avec illustrations.

Ce sera évidemment intéressant.



PIANOS
AUTO PIANOS
ACCORD · RÉPARATIONS

Michel Mathys

16, Rue de Stassart, Téléphone 153 92 — Bruxelles

Jeunesse et poésie

Lisez : « Quand, au printemps, l'oiselet voit ses aînés s'élever dans les nues, il se sent tout-à-coup moins frileux dans le nid tiède où il se blottissait. Son instinct lui révèle qu'il a des ailes lui aussi. Le désir irrésistible de posséder un peu de l'immensité qui l'entoure le hante subitement. Sous le regard encourageant de ses maîtres, il affronte l'espace. C'est un essai bien timide encore, car il se pose bien vite sur une branche voisine. Tout heureux de ce premier exploit, il communique son enthousiasme à tous les oiselets du voisinage ; et bientôt, sous la ramée, c'est tout un petit peuple ébouriffé qui éprouve ses ailes naissantes. Chaque jour, ils reprendront ensemble leurs ébats jusqu'à ce que, confiants en leur propre force, ils s'envolent à tire d'aile vers l'azur... »

Vous vous croyez devenus poètes, ô lecteurs ; nous venons de vous citer le début de la préface d'une sympathique et charmante revue : l'« Envolée », dont des « jeunes » font paraître le premier numéro.

L'adresse de la revue, c'est rue des Béguinettes (joli nom, hein?) 15, Boitsfort.

Th. PHILIPS CARROSSERIE
D'AUTOMOBILES
DE LUXE : : :

123, rue Sans-Souci, Bruxelles. — Tél. : 338,07

Soyons précis, non circoncis et sans soucis

Tout récemment, un Anglais se présentait à une clinique bien connue du quartier sud-ouest et déclarait au praticien :

« Je volai le castrécheune. »

« Mais, cher monsieur, il y faut un sérieux motif ; puis, nous n'aimons guère ici les opérations de bourse... »

« Je volai *absolutely* le castrécheune. Si vô ne vôlez pas, je irai trouver un autre seurdjeune. »

Le médecin se dit : « Après tout, s'il y tient si fort, autant moi qu'un autre. » On campe à notre insulaire

une dose de chloroforme à paralyser une escadre et, en cinq sec, un nouvel Abélard nous est né ! La chapelle Sixtine illumine.

Trois jours parès, le chirurgien interroge le patient :

« Vous voilà plus léger... ; mais une chose m'intrigue encore : nous opérons souvent de l'appendicite, nous pratiquons parfois la circoncision, mais quant à la castra... »

« Aoh ! yes ! glapit une voix suraiguë. Ce était le cirkeumsijeune que je vôleis demander vô. Je me havais trompé. Aoh ! »

N° 8
GROSSE
EGYPTIAN BLEND

ABDULLA

E-8
LES 98

Fâcheux hasard

Alexis Maubourg aimait raconter celle-ci :

Deux Namurois, propriétaires de maisons d'utilité municipale, confrères cossus de M. Hetteema, des sieurs Teller, Frédéric et Philibert, s'attablent à la « Taverne Royale » pour déjeuner. Constant s'approche, long, maigre et traînant les pieds ; il leur tend la carte :

— Ces messieurs désirent...

Mais ces messieurs ne savent pas lire. L'un d'eux met pourtant le doigt sur une ligne du menu :

— Nous désirons ça !

— Deux maquereaux, deux ! clame de toute sa voix Constant vers les cuisines.

— Filan, dit l'autre « Jojo » ; nos estan r'connus !

Bouillon Oxo

En débit dans les meilleurs établissements du pays

Derniers échos de Genève

Le temps est passé où nos ministres étaient les enfants chéris du Foreign Office. Notre Vandervelde national est maintenant presque aussi mal avec sir Austen Chamberlain qu'avec Mussolini.

On sait que les séances du conseil de la Société des Nations ont été particulièrement mornes et lourdes, cette année.

Tout le monde avait des arrière-pensées et l'on vivait dans une atmosphère de courtoisie somnolente. On n'aurait tiré que par une attrapade assez vive entre Vandervelde et sir Austen Chamberlain à propos des affaires russes. Le ministre anglais se montra d'une raideur toute à fait inaccoutumée, comme s'il avait voulu passer sa mauvaise humeur sur quelqu'un. Les autres membres du Conseil en étaient ahuris. C'est dans ces cas-là que Vandervelde bénéficie de sa dureté d'oreille.

BUSS & C^o

Tous Objets de Choix

LA MAISON CONNUE
pour vos CADEAUX

— 66, RUE DU MARCHÉ-AUX-HERBES 66 —

Déplacements et villégiatures

M. Lekeu : aux *Eaux-Bonnes* ;
M. le ministre des finances : à la *Côte-d'Argent* ;
Les chasseurs de restaurant : à la *Cote... de la Bourse* ;
M. le baron Tibbaut : au *Salon des Refusés* ;
M. Devèze : à *Sainte-Hélène* ;
M. Plissart : au *Sanctuaire de l'Immaculée-Conception*,
Le citoyen Somerhausen : à *Berlin* ;
M. Modeste Terwagne : à (*g*) *Rofessart* ;
Le représentant des autos X... : à *Bagnoles* ;
M. Wibo : à *Fouilly-les-Oies-Blanches* ;
Pivolo : à la *Panne* ;
Le petit vicaire de Saint-Josse : à *Autelbas* ;
M. Borms : à *Grâce (Berleur)*.

“ UN AIR EMBAUMÉ ”

De plus, Crillon

RIGAUD, 16, Rue de la Paix PARIS

Revue d'autrefois

Mis la main sur une des premières revues qui aient été jouées au Théâtre-Français. Titre : *La Revue de l'an VI*. Voici un couplet sur la recette pour faire un roman :

(air : *Mon père était pot*.)

Prenez d'abord d'assassinats
Une très bonne dose.
Puis des volcans, puis des combats
Où le héros s'expose.
Tison,
Pamaison,
Poison,
Trahison
Et rapt de princesses!...
En un tour de main
Vingt auteurs demain
Mettront l'ouvrage en pièces!

C'est surtout maintenant que la recette est bonne...
L'auteur avait prévu les scénarios de cinéma.

MAROUSE & WAYENBERG

Carrossiers de la Cour

Tous les systèmes. GRAND LUXE. Tous modèles.
330a, avenue de la Couronne, BRUXELLES

Mérites divers

Un ancien combattant, pas très content (comment voulez-vous qu'il soit content, cet homme ?) proteste près de nous, avec un peu trop de violence, parce que nous plaçons la cause des déportés, des héros civils de l'occupation. Au fond, il renouvelle la querelle des J. T. S. Il a gardé l'état d'esprit goguenard des soldats qui, revenus au pays, reçurent les doléances de ceux qui se plaignaient de n'avoir pas mangé de pain blanc ni bu de bière suffi-

samment pendant quatre ans. Il nous dit : « Avant d'apprécier les mérites et les souffrances de n'importe quel Belge de la guerre, il faudrait bien se poser d'abord cette question : Ce Belge était-il en état de porter les armes ? S'il était en état de porter les armes, pourquoi est-il resté au pays ? Son devoir essentiel était de rejoindre l'armée ou de se mettre à la disposition de son gouvernement. En dehors de cela, tous ces héros de la déportation et ces victimes de l'occupation ne furent que des martyrs malgré eux. On n'est pas martyr parce qu'on a reçu une échelle ou une tuile sur la tête. »

Il a certainement raison, notre ancien combattant. Il enrage de ce que les non combattants étaient plus nombreux et, décidément, écartaient trop souvent les combattants de la distribution des prébendes. Cependant, il faut remarquer qu'on ne peut pas juger en bonne foi avec tant de sévérité les Belges même valides qui sont restés chez eux. Ils n'étaient pas prévenus, ces gens ! Qui donc leur avait fixé une doctrine ? Personne. Admirez médiocrement ces personnages costauds qui ne portaient pas d'armes. Mais la faute initiale, à qui faut-il l'attribuer ? Ne vous semble-t-il pas qu'il faudrait, dès maintenant, une petite théorie du devoir de tout citoyen en cas de catastrophe nationale ?



Histoire vécue et médicale

Au cours des journées médicales, trois médecins : américain, français et belge, sont réunis en un déjeuner amical. La conversation est amicale et on discute les progrès faits par la médecine.

— Chez nous, dit l'Américain, on arrive à réaliser des greffes humaines étonnantes : on remet des nez et des oreilles aux boxeurs trop amochés...

— Nous faisons mieux, dit le Français ; grâce à quelques glandes merveilleuses, nous faisons d'un vieillard un jeune homme...

— Et en Belgique, qu'êtes-vous parvenus à faire ? demandèrent les deux premiers au Belge, avec un petit air de supériorité satisfaite.

— En Belgique, répond le docteur belge, nous faisons beaucoup plus fort que tout cela : avec de vieux... (1), nous faisons des ministres...

(1) Ici une expression que nous ne pouvons répéter. Pensez à M. Plissart.



La Folie du Jour

L'ayant lancée sur les planches et sur la toile, elle l'a conduite jusque dans... la sacristie !

Exportant, d'une soi-disant lointaine Amérique, cette danse nègre, Joséphine Baker, pour ne pas la nommer, est venue apprendre aux Européens-Européennes le pas à jamais immortalisé du Black-Bottom, vous savez, ce pas d'ours pris au piège de la glu et soudain frappé de folie frénétique !

Pour la bien danser, cette — Blague-botte d'homme — ! et obtenir le succès le plus complet, il vous faut revêtir le costume adéquat.

Vous vous procurerez quelques plumes de coq, ou de faisan, voire d'autruche (ce qui est très goûté) que vous réunirez en un bouquet sur votre croupe, d'où partiront quelques rangs de perles et une légère gaze (parce qu'il faut toujours gazer, même ses récits). Dans cette gaze, vous ferez une culotte, ma foi assez écourtée, un peu plus que le modèle de M. de Waleffe, et... c'est tout.

Peut-être pourrez-vous encore, mais je laisse cela à votre appréciation, ajouter quelques bracelets pour habiller vos jambes et vos bras, ainsi qu'un collier, pour y voler... la poitrine !

Ainsi vêtu, et exécutant les pas consacrés — si gracieux — sur la place de Brouckère, par exemple, en plein midi, je vous garantis le succès le plus complet, et, pour ces dames, plus que probablement — le mariage rêvé ! — vieille aristocratie, grosse fortune et même, qui sait !... un château, ailleurs qu'en Espagne.

Les « Mains croisées »

Vous est-il déjà arrivé, après une longue marche, après les fatigues du tennis, du golf, ou à la suite d'une randonnée en auto, de ressentir un profond malaise ?

Inconsciemment, vous portez les deux mains croisées à l'endroit qui vous fait souffrir, c'est-à-dire au bas-ventre, et vous éprouvez, tout à coup, un grand soulagement.

Malheureusement, vous ne pouvez rester indéfiniment dans cette pose, forcément momentanée !

Il existe pourtant une ceinture qui réunit, par sa technique bien comprise, l'action bienfaisante des « mains croisées ».

Cette ceinture médicale en « Mains croisées » est comprise de telle façon que les sangles, par leur obliquité, remplacent l'action des muscles obliques et transverses.

La région épigastrique est libre de toute constriction.

Les pattes antérieures forment comme deux mains croisées, relèvent la paroi abdominale et donnent le bien-être normal.

Cette ceinture idéale « Mains Croisées », portée par les fillettes, les jeunes filles, les dames et les messieurs ne se trouve qu'à LA VILLE DE LEUZE, à Bruxelles, 25, Montagne aux Herbes-Potagères, 25, — Tél. 295.57.

Rien ne va plus !

Un vol de bijoux important commis dans des conditions surprenantes d'audace et sans laisser le moindre indice pour découvrir les coupables a été commis au château de X... En désespoir de cause, le comte de X... a fait appel à D'Harrys, le fameux détective français. Huit jours après, le coupable, un ancien valet de chambre, était pincé à Monaco et les bijoux sont rentrés en possession de leur heureux propriétaire.

D'HARRYS, l'as des détectives français, nous prie de faire remarquer qu'il n'a rien de commun avec une firme Harris de Paris.

D'HARRYS a installé ses bureaux de recherches, renseignements, enquêtes, constats, filatures, procès, surveillances, missions confidentielles, recouvrements, etc., 37, rue de l'Ecuyer, BRUXELLES.

Un oiseau saisonnier

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que la « Reine du Moulin Rouge », est-ce attirance de la couleur ou des goûts !... vient d'être officiellement demandée en mariage par un des « Rois », pardon, des chefs rouges.

Nos lecteurs nous excuseront de ne pouvoir encore divulguer le nom de l'heureux époux.

Nous nous demandons cependant si, ce grand jour-là, le « kamarade » aura un couteau entre les dents.

LA SYMPATHIE

qui se dégage d'un sourire est le résultat d'une jolie denture. Le chirurgien-dentiste Simon JACOB, à Bruxelles, 85, boul. M.-Lemonnier, pose des dents sans plaque.

C'est bien fait

Betty ne les aurait pas perdus, si elle avait été prévoyante, et c'est le sort qui est réservé à toutes les dames qui feront comme elle. Quand elles s'apercevront que leurs cheveux, dont elles sont si orgueilleuses, deviennent minces, cassants, fourchus, décolorés, parsemés de pellicules sèches ou grasses, seule la « Lotion Chilliennne » les empêchera de tomber (les cheveux !...) Pharmacie Mondiale, 55, boulevard Maurice Lemonnier, Bruxelles.

Revendications

J'accepte, dans ces colonnes, les revendications, et je les commente, si, bien entendu, elles sont justifiées.

J'en ai reçu déjà des tas ! et... je vous fais juges :

— Une intéressante et plantureuse dame (c'est elle qui le dit) se plaint d'avoir été dévalisée de sa plus belle parure par des hommes sans vergogne, lesquels n'ont pas craint d'en revêtir des... oiseaux — qui ne la valent pas ! Cette lettre est signée : « Dame Autruche ».

Il est vrai que, depuis quelque temps — ce doit être la

faute à M. Ochs (voyez le dessin ci-contre) — toutes ces dames doivent avoir leurs plumes d'autruche, soit au chapeau (air de *Rigoletto* : « Comme la plume au vent, Femme est...). Oui, oui, je m'arrête, Mesdames, au cou, à la robe ou au bras ; on en fait même des sacs !...

Décidément, vous avez raison, Madame Autruche ! Dont acte.

FRANCS par jour.

5 Pianos BRASTED

O. STICHELMANS, 21, avenue Fonsny (Midi)
Auto-Pianos — Location de Rouleaux.

Passons à la suivante.

Madame Raie !... Même la raie ! Cette mère de famille exemplaire, bourgeoise, de mœurs irréprochables, se plaint d'être transformée en vedette ultra-chic !... en galuchat, s'il vous plaît !... objet inutile, mais de grand luxe, « comme quoi il ne faut jamais désespérer de rien », et elle gémit...

Madame Raie, vous avez tort, car après vous avoir dégustée, on vous adore ! Tout le monde ne peut se flatter de cela ! N'est-il pas vrai ?

Et, comme dans les romans-feuilletons, je dois mettre, faute de place : suite au prochain numéro.



Maison d'Art.

Les rares auditeurs des tribunes publiques qui étaient allés, mardi dernier, se garer, au Palais de la Nation, des rafales de cet été transi, ont pu croire qu'ils s'étaient trompés de local et qu'ils assistaient à une docte controverse esthétique dans l'édifice voisin du Palais des Académies.

Evidemment, le ton et l'éloquence n'étaient pas toujours académiques. E. L. Van Ovestraeten, qui est peintre à ses heures et commit des œuvres tranquilles qui ne cassent rien, se congestionnait fort pour déclamer que si l'art f... le camp, comme le café de la France, c'est la faute aux capitalistes.

Mais à part le hors-d'œuvre de ces vociférations intermittentes, le spectacle était vraiment curieux.

Sur le ton aisé et discret d'une causerie de salon, M. De Saegher, le député gantois, qui est peintre et avocat, parlait de la grande pitié de nos mécènes. Non pas parce qu'on leur refuse, mais pour ce dont on les menace. Car l'exhortation de M. Destrée priant le ministre des Sciences et des Arts de faire de nos galeries officielles des « musées vivants », ne lui dit rien qui vaille. Il craint que l'on n'expulse de nos musées les œuvres de marbre du XIX^e siècle présentes et réputées bonzes par l'irrespectueuse jeunesse, et qu'on ne les remplace par les productions géomé-

triques, cubiques, freudiennes et froebeliennes des fauves du dernier bateau.

Et ce fut la bagarre éternelle, de tout temps, entre les conservateurs et les novateurs, entre l'esprit d'hier et celui... d'après-demain.

M. Destrée ne se mêla pas à la pagaille, se contentant de faire deux ou trois fois le signe de détresse (doigts agités par dessus la tête, vers la coupole, et mains retombant ensuite avec un grand désespoir sur le gras des cuisses).

Droit, dressé en bataille, tournant le dos à tout le monde, hormis à celui qu'il tenait dans ses serres, Kamiel Huysmans pontifiait, anathémisait, tranchait dans le vif, avec cette moue suprême qui retient l'apophtegme courant : « Idiot qui ne pense pas comme moi ! »

Fischer faisait des mots à mi-voix, pour ses voisins, Paul-Emile Janson et Cocq, qui avaient le sourire.

Louis Piéard, attentif à tout, comme si l'on discutait — déjà — son budget de connétable des Beaux-Arts et Lettres, actait, rectifiait, pirouettait. Comme il s'affligeait de ce qu'il n'y eut, au Musée moderne, ni un Cézanne, ni un Manet, ni un Renoir, ni un Monet, ni un Van Gogh, voici que la discussion rebondit sur la valeur esthétique de nos peintres d'avant-garde, qu'ils disent.

M. Hubin, qui en tient pour la ligne onduleuse et le galbe, affirma que jamais on ne reproduisit la Vénus de Milo avec des triangles, des coins et des cubes.

M. le ministre invoque Frobenius pour dire que les faiseurs de Vénus nègres et de déités astèques pourraient bien être de faux nails interprétant les visions d'art d'une civilisation arrivée à son apogée.

De sorte que les gaucheries, les lourdes puérilités et les barbouillages amorphes de certaines écoles ne seraient que des tâtonnements pour rejoindre les civilisations nègres ou astèques épanouies.

Et M. De Saegher de philosopher sur ce thème en se demandant si cette naïveté ne cache pas le manque d'originalité, ne procède pas du besoin d'« épater » tout le monde en heurtant volontairement l'instinct de la beauté, de l'harmonie.

Les pré-primitifs que l'on s'efforce de copier avaient au moins pour excuse qu'on ne savait pas mieux faire qu'eux à cette époque.

— Ceux de la nôtre, fit un loustic, ont aussi une excuse : ils ne savent ni dessiner ni peindre !

On rit, et après cette éclaircie, on se remit à parler cléricisation, moedertaal et barèmes. Et les députés esthètes de disparaître laissant le ministre aux prises avec MM. Feuillien, Gelders et De Clercq.

La triple couche.

Tandis que la Chambre achevait d'entendre les communications de Kamiel Huysmans sur les loufoqueries de la flamandisation Nolf, un de ces députés esthètes me prit par le bouton d'or de ma tunique et me dit :

— A propos de tableaux, dites donc au *Pourquoi Pas ?* qu'il n'a pas raconté la véritable histoire du tableau ancien camouflé en toile ultra-moderne !

— Alors, quelle est votre version ?

— Je la tiens d'un vieux député catholique de Bruxelles, lequel attribuait la mésaventure à son collègue indépendant feu Léon de Somzée, qui était, comme vous le savez sans doute, un grand collectionneur d'art. Or, il advint qu'un jour, M. de Somzée découvrit chez un brocanteur de Pavie un merveilleux Boticelli. Pour emporter cette toile, il fallait non seulement la couvrir d'or, mais encore trouver le moyen de faire la nique aux « cabariniers » et aux « doganiers » de S. M. Umberto Ier, alors regnante. Car une loi italienne prohibait sévèrement l'exportation des œuvres des maîtres du passé.

L'ingénieur brocanteur ne fut pas embarrassé pour trouver la combinaison. Il fit peindre à la détrempe, par dessus le vernis de la précieuse toile, un superbe portrait du roi Victor-Emmanuel. Une fois parvenu à Bruxelles, le tableau n'avait plus qu'à être poncé avec légèreté, délicatesse.

— L'opération réussit ?

— Et combien ! L'artiste qui s'en était chargé avait la poigne un peu forte : il gratta non seulement Victor-Emmanuel, mais aussi le Boticelli...

— Abomination !

— Attendez. Il y eut une compensation : car sous l'œuvre du maître florentin apparut, superbe et éclatant dans sa chemise rouge, Giuseppe Garibaldi, en personne !

En partance.

Dans une embrasure de la salle des conférences, deux honorables, adversaires irréductibles et copains inséparables — ils sont du pays de Charleroi, ce qui est tout dire — échangent des confidences qui les font tirebouchonner.

Que peuvent-ils se dire de si folichon ? Approchons et écoutons.

— Si les vacances prochaines sont aussi longues que l'an dernier, c'est ma femme qui va en dire de bonnes !

— Qu'a-t-elle dit, l'an dernier ?

— Quand je lui ai annoncé que nous étions libres pour trois mois, elle s'est écriée : « Quel congé ! »

— Et qu'as-tu répondu ?

— Je lui ai dit : « Aussi, quelle vigilance ! »

Et les deux compères de se tordre.

On se demande bien pourquoi ? Y comprenez-vous quelque chose ? Moi, pas.

L'Huissier de Salle.

Le Jeu des Sept Jours

M. Stresemann interroge

JEUDI 25 JUIL. — M. Stresemann a une bonne grosse balle dans le style fromage tête de Maure, une de ces bonnes têtes de boche de qui le cuir est comme celui d'une tête de porc ; un crâne lisse, rasé, poncé, nettoyé, tous les matins, au papier de verre et sur lequel on devrait lire comme dans un livre tant il se montre dans un état de nudité complète.

A la vérité, nous ne comprenons pas beaucoup M. Stresemann et nous nous demandons où il va. Nous savons qu'il a couché à Genève, déjeuné à Thoiry, pris du thé en compagnie de M. Briand à bord d'un bateau presque nuptial qui flottait sur les eaux bleues du lac. Mais est-il bien sincère, ce M. Stresemann, et ne fait-il mine de s'avancer vers nous que pour mieux nous étrangler ? Or, quand nous nous demandons, ou quand nous lui demandons : « Où vas-tu, Stresemann ? », voilà qu'il nous répond par la même question. Il pose à la France, en ces termes fort solennels, une interrogation classique : *Quo vadis Gallia ?* En fait, la France et l'Allemagne ont assez l'air de ces gens qui se rencontrent sur un trottoir et qui se bouchent le chemin en se déplaçant simultanément, l'un à droite et l'autre à gauche. Pas moyen de passer ! Est-ce une farce ? Faut-il foncer à coups de poing ? Ou bien sont-ce des amabilités mal comprises ? Il serait vraiment lâcheux que des échanges de bons procédés aboutissent à des échanges de voies de fait. C'est pourquoi il importe surtout de bien comprendre ; mais, voilà le difficile.

A vrai dire un observateur désintéressé pourrait peut-être expliquer aux deux pays qu'ils sont de bonne foi et c'est peut-être vrai. Mais ce que M. Stresemann ne peut tout de même pas oublier, c'est que la bonne foi de l'Al-



E. GODDEFROY

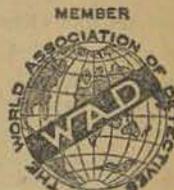
DÉTECTIVE

EX-OFFICIER JUDICIAIRE DE POLICE GOUVERNEMENTALE

Chevalier de l'Ordre de la Couronne.

Chevalier de l'Ordre de l'Empire Britannique.

Chevalier de l'Ordre d'Orange-Nassau.



Le seul détective en Belgique ex-OFFICIER JUDICIAIRE près le Parquet de Bruxelles.

Le seul détective en Belgique ancien expert officiel près les Cours et Tribunaux des Flandres.

Le seul détective en Belgique diplômé de l'Ecole de Police Technique de la Préfecture de Police de Paris.

Le seul détective en Belgique ancien élève de feu A. Bertillon Chef du Service de l'Identité Judiciaire.

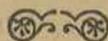
Le seul détective en Belgique ayant publié plus de 20 ouvrages sur la Police Technique.

Le seul détective en Belgique pouvant produire des attestations de Ministres, Procureurs généraux, Juges d'Instruction et grands experts en Police Technique.

LE SEUL DETECTIVE EN BELGIQUE QUI NE SE DIT PAS UN "AS.", MAIS LAISSE CE SOIN A TOUS SES CLIENTS.

Ne vous adressez qu'à un détective sérieux, ayant 18 années d'expérience et un passé propre, si vous ne voulez pas vous exposer aux plus graves déboires.

Laboratoire de photographie.
Bureaux de 9 à 21 heures.



TÉLÉPHONE : 603-78.

SERVO-FREIN WESTINGHOUSE

s'adapte
à toutes
voitures

MERTEN/
& STRAET
104, rue de l'AQUEDUC
BRUXELLES - tel. 2332

Allemagne est sérieusement handicapée depuis certain discours de M. Bethmann-Holweg, en 1914, et qu'elle doit prouver dix si la France a le droit de ne prouver que six.

La gloire de Rubens

VENDREDI 24 JUIN. — On célèbre au Musée ancien une cérémonie qui pourrait être religieuse, qui pourrait être plus pompeuse aussi ; mais Anvers, jadis, a organisé dans ses rues l'apothéose de Rubens. Cela ne se recommence pas facilement. Quoi qu'il en soit, voici tous les Rubens du Musée ancien groupés ensemble à l'occasion d'un anniversaire et, devant ces Rubens, il y a des discours, dont l'un, de M. Van Puyvelde, qui nous révèle ce haut fonctionnaire, nous décèle ses intentions, ses projets, et il nous paraît que nous n'aurons qu'à nous en louer. Grouper tous les Rubens ensemble, ceux de Bruxelles, qui ne donnent, d'ailleurs, tout le monde le sait, qu'une idée très partielle du génie du grand Pierre-Paul, c'est évidemment une excellente idée ; on se demande comment elle n'a pas déjà été mise en pratique.

Il y a des mystères dans la vie des œuvres d'art. Les unes se soutiennent ; les autres se combattent. Le musée juxtapose par force ses prisonniers, rognés, mutilés, torturés par des cadres et qui hurlent d'être à côté les uns des autres. L'œuvre d'un peintre, au contraire, se soutient par son unité. On comprend le tableau d'un maître par un autre tableau qui l'avoisine. Mais quoi ! allez donc demander aux musées d'être vivants et même d'être raisonnables. Ces nécropoles sont un pis-aller. Grouper tous les Rubens ensemble, c'est très bien ; les remettre où ils étaient à l'origine, dans l'église ou le palais pour lesquels ils furent peints — à condition, bien entendu, qu'on puisse aller les voir — ce serait encore mieux. Reconnaissons que c'est chimérique.

M. Vandervelde plaide

SAMEDI 25 JUIN. — Or, comment voulez-vous que l'on croie à la bonne foi de l'Allemagne, quand on lit les explications officielles qu'elle vient de donner de l'invasion de la Belgique ? Décidément, non ! Un peuple, évidemment, ne raisonne pas beaucoup ; c'est une masse amorphe, avec des pensées contradictoires et confuses. Mais les gens qui le mènent ont des responsabilités. Peuvent-ils, sincèrement, nous dire que l'Allemagne fut de bonne foi en 1914 ?

Cette seule affirmation détruit tout l'effort de M. Stresemann, et c'est encore une fois la Belgique qui se trouve le point central, le criterium de la querelle. Si les Allemands s'étaient bornés à attaquer les Français en nous fichant la paix, ils n'auraient peut-être pas été plus honnêtes ; mais ils seraient certainement très à l'aise pour plaider. C'est énervant, pour ne pas dire plus, que M. Vandervelde, au nom de la Belgique, doive prouver en long et en large, à grand renfort de raisonnements, d'archives, de documents et de pièces, que la Belgique n'était pas le complice de la France dans une attaque éventuelle de l'Allemagne.

Et puis, cela va aboutir — vous le verrez — à des conclusions singulières. Les Allemands n'admettent pas qu'on leur prouve qu'ils ont été coupables ou même qu'on fasse des allusions à leur culpabilité. Pour avoir groupé des faits aussi probants, sauf un qui était erroné, M. Poincaré a soulevé la colère germanique. On n'a plus le droit de rappeler aux Allemands qu'ils ont signé, à Versailles,

l'aveu de leur préméditation. On n'a même pas le droit de leur prouver qu'on ne voulait pas les attaquer. Or, voilà qu'ils contraignent M. Vandervelde à se conduire tout simplement comme un Poincaré. Quel grand peuple serait cette Allemagne et comme elle serait puissante si, périodiquement, par des sottises inconcevables, elle ne détruisait pas toute son œuvre, grande ou petite, et ne forçait à se lever contre elle des gens qui ne demandent qu'à vivre en paix avec elle !

Le commissaire est rosse

DIMANCHE 26 JUIN. — C'est curieux comme les magistrats, les ministres, les talapoins de tout poil sont furieux quand ils sont bernés ! Le gouvernement français, qui comporte des gens d'esprit, se conduit, en l'espèce, tout comme un gouvernement allemand qui a affaire au capitaine de Koepenik. C'est une bonne farce que les gens de l'Action Française viennent de jouer à la République. La République y paraît comme une grosse bête — dirait-on un taureau ? Non, mettons une grosse vache — que l'on harcèle, à qui on plante des bandrilles, que l'on aveugle, à qui on met du poivre quelque part et qu'on tire par la queue. Cette pauvre République va finir par perdre tout prestige et, cette fois, on peut dire que ces messieurs de l'Action Française ont toute la galerie pour eux, plus sûrement que quand ils se présentent sous l'aspect héroïque et décidés à verser un sang français dans des occasions qui, tout de même, ne peuvent pas être prises au sérieux si peu de temps après la guerre.

Franchement, non ! on ne se bat pas à mort pour des querelles politiques de si peu d'importance, après la grande querelle, et le préfet de police a peut-être rendu un grand service à ces jeunes gens en les détournant d'une bagarre sanglante ; mais, cette fois c'est le rire, le rire vainqueur et destructeur, qui s'élève de toutes parts. Au pays de Voltaire, ce rire est aussi dangereux qu'une bombe. Voilà qui vous donne une impression de relâchement général, d'affaissement, de déglingage de tous les liens, de tous les états, de tous les matériaux de la troisième République, avec des gens qui deviennent fous, qui ne savent plus ce qu'ils font. M. Barthou déclarait, il y a quelque temps, qu'il y avait une cellule communiste dans sa maison et qu'on lui chipait ses papiers. Les flics renient par erreur un de leurs chefs. Le ministère de l'Intérieur, où se trouve le ressort central de la force intérieure française, est ouvert comme un moulin à tous ceux qui veulent y entrer et, en somme, on ne voit pas pourquoi le hardi compagnon qui s'était emparé du super-téléphone ministériel, n'a pas téléphoné à tous les préfets : « Rentrez, Messieurs, chacun dans vos familles ; vous allez être remplacés illico par un préfet envoyé par Sa Majesté le roi Jean, que Dieu garde ! » Mais peut-être qu'on ne s'attendait pas à un succès si facile.

Vieux sujet de conversation.

LUNDI 27 JUIN. — Je ne pense pas qu'il y ait eu hier — lisez les journaux — un autre sujet de conversation, en Belgique, que la pluie, encore la pluie. Il n'est pas très neuf, ce sujet de conversation. Avec les servantes auxquelles il faut joindre, depuis dix ans, la cherté de la vie, il constitue la base de tous les entretiens belges. Seulement, cette fois, on peut dire qu'il abuse. De l'eau et de l'eau encore ! De l'eau, le dimanche, le jour où ceux

qui ont peiné toute la semaine ou bien qui se sont trouvés enfermés dans les villes veulent prendre l'air et s'ébattre vers les Ardennes ou vers la mer.

Avez-vous remarqué que, dans ce pays où il pleut, comme on dit, toujours, on n'a pas pu se décider à accepter la pluie comme un fait acquis et s'organiser en conséquence ? On fait encore des programmes de fêtes comme on pourrait le faire en Provence, où on est à peu près assuré du concours du soleil. Nos rues, qui devraient être ou vitrées ou avec arcades légères, sont béantes aux bourrasques. Nos villes de la côte ou de l'Ardenne sont impossibles à fréquenter quand il pleut. Aussi reste-t-on chez soi ; il le faut bien. Ne croyez-vous pas qu'il serait temps d'imposer à un architecte que vous pouvez qualifier d'urbaniste ou de directeur de l'Office du tourisme, un thème de ce genre : organiser la Belgique et en particulier ses villes balnéaires et pittoresques, ses grandes villes aussi, dans cette hypothèse qu'il y pleut parfois très fort et même souvent ?

La belle cérémonie.

MARDI 28 JUN. — Nous avons envoyé à Rome un homme habillé en violet. Rome nous le rend habillé en rouge. Cette question de couleur a une grande importance. Vous le savez : nous sommes tous flattés que Monseigneur l'archevêque de Malines nous revienne en cardinal, — Monsieur le Cardinal, — car, nous ne savons plus quel maître du protocole nous a expliqué qu'en français on disait : « Monsieur le Cardinal ». De loin, nous avons suivi cette cérémonie d'un pittoresque éclatant.

Ah ! vraiment, Rome sait, comme on dit, y faire, et quand nous voyons ce que c'est, en démocratie, et particulièrement en Belgique, que l'accession d'un citoyen au sommet du pouvoir, nous ne sommes pas fiers de la cérémonie. Ne croyez-vous pas qu'une démocratie consciente d'elle-même devrait introniser ou fauteuilliser un ministre, quand il est reconnu comme tel ? La prise de possession d'un fauteuil devrait avoir un caractère émouvant. On assiérait ce monsieur solennellement sur une chaise dûment rembourrée et placée dans l'hémicycle de la Chambre ; ou bien le Roi le coifferait solennellement d'un bicorne. Enfin, quoi ! nous avons besoin de cérémonial ; nous avons besoin de décor ; nous avons besoin de prendre au sérieux nos grands hommes. Mais que faire quand il n'y a plus de tradition ? Nous sommes à une époque où on ne crée pas de rites nouveaux.

Acceptons donc ce cardinal tel que Rome nous l'a fait. Admirens Rome artiste et regrettons, d'ailleurs aussi, qu'on ne nous envoie là qu'un cardinal de seconde zone, qui, jamais, ne sera pape. Un cardinal qui ne peut pas être pape, ce n'est tout de même pas très sérieux. Peut-être bien qu'on se moque un peu de nous ; mais c'est fait avec un tel sérieux et de si belles cérémonies, que nous ne pouvons qu'admirer.

On cherche

MERCREDI 29 JUN. — L'attitude la plus ridicule pour un gouvernement est celle du point d'interrogation. Le point d'interrogation est absurde en soi. Où est Daudet ?

Un gouvernement doit savoir à la seconde précise où est Machin, où est Chose, où est Tartempion. Il doit marquer sa certitude d'un coup de poing sur la table.

Où bien il n'est plus le gouvernement.

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus

CHAMPAGNE

AYALA

GÉRARD VAN VOLXEM

162-164, chaussée de Ninove

Téléph. 644,47

BRUXELLES

AUTOMOBILES

CHENARD & WALCKER

7 - 8 - 10 - 11 - 16 C.V.

et 10 C.V. Sport

18, Place du Châtelain, Bruxelles

SPÉCIALITÉ DE VOYAGES EN

Danemark, Finlande, Norvège, Suède

CROISIÈRES AUX FJORDS DE LA NORVÈGE

Cap Nord — Spitzberg

MÉDITERRANÉE (HIVER)

par le superbe M/Y Stella Polaris nouvellement construit exclusivement pour

Croisières — Départs juin-juillet-août

Prix minimum £ 20,5

AGENCE GÉNÉRALE DE VOYAGES

BUREAU SCANDINAVE

OTTO LANDMARK & FILS, Boulevard Adolphe Max, 112

Etabli à Bruxelles depuis 1888

Organisation de voyages en tous pays

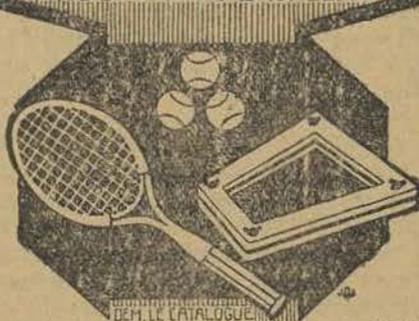
Voyages Particuliers

Voyages de Noce

PROGRAMME ET RENSEIGNEMENTS GRATUITS

HARKER'S SPORTS

51 RUE DE NAMUR, BRUXELLE



LE PLUS GRAND CHOIX - LE PLUS BAS PRIX

LAROCHE (Lux.)

Grand Hôtel des Ardennes

Propriétaire M. COURTOIS TACHENY

COGNAC HENNESSY

Garanti: PURE EAU DE VIE
de COGNAC
Expédié avec
l'Acquit Régional Cognac.

Après le Congrès des P.E.N.-Clubs

La petite histoire du Ve Congrès international des P. E. N. Clubs qui vient de se tenir à Bruxelles mérite d'être écrite. Mais tout d'abord, reconnaissons que ce fut un grand succès. Ce n'est pas peu de chose que d'avoir réussi à grouper à Bruxelles les représentants de la littérature de 23 pays différents en y comprenant... la Catalogne et la littérature yiddisch. Il y avait parmi les septante-cinq étrangers présents, quelques hommes tout à fait éminents, comme les Anglais John Galsworthy et John Drinkwater, l'auteur d'un très beau *Cromwell*; le romancier norvégien Johan Bojer; les Français Georges Duhamel et Jules Romains; le Roumain ou Franco-Roumain Panaït Istrati; le Suisse Chennevière; sans compter quelques écrivains hollandais de marque. Ce ne fut pas peu de chose que d'amener tout ce monde à Bruxelles, de les loger, de les entourer de prévenances. On sait combien la gent littéraire est susceptible. Mais les étrangers furent tous très contents, très touchés de l'accueil reçu en Belgique et ils témoignent de leur satisfaction et de leur reconnaissance dans des lettres qui arrivent depuis quelques jours à Bruxelles.

A parler franc, les organisateurs du Congrès eurent plus d'ennuis avec les Belges qu'avec les étrangers. Pourquoi un tel n'avait-il pas été spécialement invité? Pourquoi tel autre n'était-il pas à la table d'honneur du banquet où en principe on ne devait placer que des étrangers?

???

Ce banquet du Résidence-Palace fut particulièrement brillant. Plus de 200 personnes y assistaient: le ban et l'arrière-ban de la littérature belge sans compter les étrangers. Piérard qui présidait et prononça le premier toast, avant Vandervelde, Galsworthy, Jules Romains et un Allemand, le Dr Saenger, eut un lapsus terrible. Parlant de Georges Eekhoud dont la place avait été gardée vide à sa droite, il dit: «Après Charles De Coster et Camille Lemonnier, avec Emile Verhaeren, Maeterlinck, Demolder, Rodenbach et Van Lerberghe, pour ne parler que des morts...»

Ah! ça, est-ce que notre socialiste n'aurait pas encore pardonné à Maeterlinck certaine interview au *Soir* faisant l'apologie de Léon Daudet et des doctrines d'Action Française?

???

On avait donné aux congressistes un surnom savoureusement bruxellois: les *Pennelekkers* (lècheurs de plumes). Mais il est quelques bruyants jeunes gens qui faillirent mériter celui de «longues pennes»... La Belgique est décidément le pays de la contrefaçon à retardement. Alors que les excentricités des surréalistes et autres dadas sont passées de mode à Paris, nous avons chez nous un petit groupe fort encombrant de jeunes qui se mettent à les imiter. Il vaut peut-être mieux attirer sur soi l'attention par quelques livres estimables.

Donc, alors que le banquet du P. E. N. Club était déjà commencé, on vit arriver quelques-uns de ces jeunes gens de la rue Haute, où ils avaient célébré la mémoire d'Eekhoud dans une salle de danse. Ils étaient très éméchés. Ils apportaient des «scholles» enveloppées dans des journaux et un accordéon, dont ils ne jouèrent qu'à la fin du repas, alors qu'on était levé de table. En somme,

il n'y eut pas trop «d'eau dans le gaz». Pourtant, l'un des rebelles, peintre de talent, mais soulard incorrigible et «veurvechter» né, dit à haute voix et très distinctement, quand Vandervelde commença son discours: «Plus haut! Quand on est ministre, on parle plus haut!»

Cet interrupteur spirituel retourna ensuite à la rue Haute pour — y prononcer, à la fête Breughel, un discours incendiaire, où le mot de Cambronne revenait comme un leitmotiv. Mais là, il tomba sur un bec de gaz de dimension; les peintres présents et les gens de la rue Haute lui crièrent: «Leugenout!» et l'orchestrier couvrit bientôt sa voix...

Le lendemain, à Anvers et Malines, les «longues pennes» brillèrent par leur absence, mais au nombre de trois ou quatre, ils vinrent le dernier jour à Belœil, très excités, légèrement ivres... dès midi et demi. Cette fois, ils exagèrent, chantant l'*Internationale*, acclamant Lénine et se livrant à des manifestations d'un goût plus que douteux. Les choses n'en resteront pas là, ou nous nous trompons fort.

???

Dans les comptes rendus que la *Dernière Heure* a publiés du congrès des P. E. N. Club et des manifestations qui l'accompagnèrent, il y a eu, par suite d'interpolations et d'un «bousillage» fâcheux, cette phrase étonnante sur «l'hommage à G. Eekhoud», organisé rue Haute, et auquel les congressistes avaient été conviés: «A 6 heures, dans une salle de la rue Zone libre à Salonique par la Hongrie, convoqué les membres du P. E. N. Club à rendre hommage à Georges Eekhoud».

Voilà du cosmopolitisme nettement caractérisé!

???

Les Allemands présents au congrès se sont montrés plutôt discrets. On raconte qu'ils devaient être représentés notamment par un signataire du manifeste des 93, mais Piérard y mit son veto. Il en vint d'autres, et notamment un traducteur de Gide, Proust, Morand, qui parle le français à la perfection. Il y eut aussi un éditeur de revues, beau-frère d'un architecte belge d'avant-garde bien connu et qui, dans les quelques mots qu'il prononça au banquet, prit pour de l'argent comptant les manifestations des jeunes gens dont nous parlons plus haut, et célébra lyriquement les mérites de cette jeunesse qui venait de l'acclamer bruyamment. Bref, l'Allemand manqua de tact — ce qui ne doit pas nous étonner outre mesure.

???

Un délégué hongrois souffrait d'un discours rentré. Il n'avait pu parler au banquet. On décida de le faire parler à l'hôtel de ville de Malines. «Excellente occasion, lui dit-on, de rappeler que c'est à l'initiative du cardinal Mercier que tant de petits Hongrois affamés furent amenés en Belgique. — Très bien! s'écrie-t-il, enthousiasmé, je vais boire à sa santé!»

???

Soucieux de maintenir la balance égale entre les écrivains belges de langue française et les Flamands, les organisateurs du congrès demandèrent à l'un de nos plus éminents écrivains flamands de dire quelques mots dans sa langue au banquet, où il y avait d'ailleurs nombre de Hollandais. Il se récusa en disant que le flamand n'était presque connu de personne et qu'il ne serait pas compris. Nous ne l'avons pas fait dire...

A la tête de la délégation hollandaise se trouvait le poète Boutens, dont l'absence à Anvers fut très remarquable.

Petit manuel à l'usage des habitués de cabarets

Puisque le cabaret est le Salon de la démocratie, on fera peut-être œuvre utile en publiant quelques conseils propres à guider nos contemporains dans leur conduite au café. On y rencontre encore trop de gens qui ne s'y comportent pas autrement que chez eux ou à la boutique. Ils méconnaissent complètement cette règle, que nous pourrions, dès la première de ces lignes, affirmer comme un principe essentiel : au café, on doit adopter des habitudes opposées à celles qui ont cours dans nos relations ordinaires. Ou, pour mieux dire, on peut impunément s'y montrer malotru.

En entrant, gardez hardiment votre tête couverte ; point de salut général. Rien. Vous entrez, les mains dans les poches, sans imiter ces balourds Allemands qui se décoiffent sollement dès le seuil.

Une fois pour toutes, il doit être établi qu'il n'y a pas de dames au café ; il n'y a que des poules. Vous dites : « As-tu vu la poule en face ? » ; ou bien vous demandez au garçon : « Connaissez-vous la petite qui est avec ce type, au bout, là-bas ? ».

Vous choisissez votre place à un point stratégique qui permet de voir le dessous des tables et les dessous des clientes. Grâce à la mode, la vue des mollets est gratuite. Des mollets et des genoux. Des genoux et des cuisses, même. Ça n'est pas toujours affligeant ; tout compte fait, il y en a davantage qui sont agréables à regarder. Vous saurez vite, d'un petit air de rien, repérer la bonne chaise ; peut-être même ai-je tort de parler de cela, car, trop souvent déjà, les places intéressantes sont occupées.

Si l'on est accompagné de sa femme légitime, on dit : « Moi, je prends ceci — ou cela... Et toi, que prends-tu ? » Si, au contraire, on est avec une nouvelle bonne amie, on dit : « Que désires-tu, ma chérie ? »

Les patrons de café ont la tenace habitude de garnir les tables avec de petites rondelles de carton, quoiqu'ils sachent que ces objets ne servent jamais à leur usage normal. Aussitôt assis, vous vous emparez de ces rondelles. Elles deviennent des jouets dans vos mains ou des accessoires de jongleurs. Toutefois, elles sont fort utiles. « A vous, Mademoiselle, qui êtes assise auprès — très près — de ce jeune homme (sans doute manchot, car on ne lui voit qu'une main et qu'un bras)... A vous Mademoiselle, qui avez les deux mains libres... ce petit carton servira... » D'abord, cela vous sera une « contenance », et puis, menu, menu, vous le déchirez, d'un air rêveur.

On peut aussi employer ces rondelles pour y tracer la caricature du voisin, le plan de la bataille de la Marne ; on peut y faire de la comptabilité. Mais il y a des industriels qui poussent le mauvais vouloir jusqu'au raffinement en imprimant un texte sur les deux côtés du carton. Dans ce cas, vous griffonnerez sur la table, même si elle est de marbre.

D'ailleurs l'ingéniosité individuelle peut faire des trouvailles charmantes dans l'emploi des rondelles ; l'important est qu'elles ne soient jamais laissées intactes, ni placées sous un verre de bière.

Si vous êtes en société, appelez avec bruit le garçon, occupé ailleurs ; vous montrez ainsi à vos amis que vous avez l'habitude de ces sortes d'affaires. Puis, quand le garçon s'est rendu à vos sommations, faites-le attendre pendant que vous consultez chacun de vos compagnons. Et ne vous laissez pas influencer par l'impatience du serveur que d'autres clients réclament sans courtoisie. Prenez votre temps. Sera-ce une petite grenadine pour le

jeune Eugène ? Et sa grande sœur boira-t-elle un porto ? Oui ? N'est-ce pas trop fort ? Ou bien un quinquina ? Pour Mme Dupont, on connaît ses préférences. Le cousin de Genck goûtera-t-il aux bières anglaises ? Bien, tout est en règle ; le garçon vous quitte la mémoire brouillée. C'est à ce moment que vous devez le rappeler pour lui dire que le jeune Eugène préfère un gâteau.

Outre les cartons, on trouve également des cendriers sur les tables. Ils sont tout aussi inutiles. Chez vous, où vous craignez votre ménagère redoutablement armée d'une « loque à poussières », vous mettez un soin extrême à ne laisser choir aucune cendre de tabac. Mais au café, ne vous gênez pas : videz votre pipe sur le parquet, déposez votre cigarette sur le bord de la table ; ensuite le mégot encore embrasé ira roussir le linoléum.

Si un juron vous échappe, à l'occasion d'une combinaison de whist ratée, ne le retenez pas. Allez-y et parlez haut. Quand vous contez une gaudriole, ne vous préoccupez pas des voisines. Les pucelles et les bégueules n'ont pas leur place au cabaret. Exprimez sans barguigner votre opinion sur les femmes en général et sur telle ou telle en particulier.

Envers le personnel, vous emploierez un ton plein de bonhomie, avec un rien de familiarité et un minimum de politesse qu'on doit, malgré tout, toujours observer. Mais, à la première occasion, crac ! vous vous fâchez et vous montrez de quel bois on se chauffe chez vous. Ainsi, votre réputation de bon type restera intacte et le garçon lui-même sera convaincu de ses propres torts. Toutefois, il faut ici du tact. La mesure ne peut être dépassée. Sinon, vous serez dénoncé comme un pète-sec.

Si le ton bonhomme vous déplaît, soyez distant et bref, mais sans sécheresse. Pour peu que vous soyez bien vêtu, les garçons vous tiendront pour un type chic et se demanderont s'il ne conviendrait pas, à tout hasard, de vous nommer : Monsieur le baron. Mais il est plus difficile de se donner ce genre, car il faut être naturellement bien élevé, et les garçons ne manquent pas tous de sens psychologique. Et puis, il faut distribuer des pourboires adéquats à votre rang...

MAISON SUISSE

HORLOGERIE
JOAILLERIE

Jean Missiaen

BIJUTERIE
ORFÈVRE

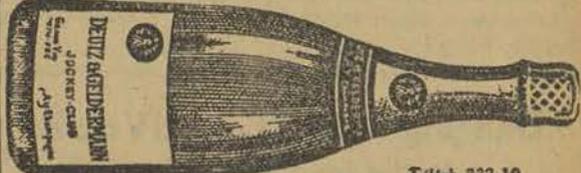
*Montres suisses de haute précision
Modèles exclusifs. articles sur commande
Grand choix d'articles pour cadeaux*

63 Rue Marchéaux Poullets, 1 Rue du Tabora - Bruxelles

CHAMPAGNES DEUTZ & GELDERMANN

LALLIER & C^o successeurs Ay. MARNE

Cold Lack - Jockey Club



Téléph 332.10

Agents généraux Jules & Edmond DAM, 76 Ch. de Vleurgat

ENQUÊTES
SUR
CONDUITE, OCCUPATIONS
Fortune, Honorabilité, Liaisons

SURVEILLANCES
DES
EMPLOYÉS, SERVITEURS,
ENFANTS PRODIGES, ÉPOUX

DETECTIVE
Maurice VAN ASSCHE

Ex-Policier Judiciaire près les Parquet et Sûreté Militaire
47, Rue du Noyer. — Tél. : 373.52. — Bd Adolphe Max. 63

BRUXELLES

RECHERCHES
SUR
AUTEURS ou COMPLICES de
Vols, Escroqueries, Chantages

RENSEIGNEMENTS
SUR
Honorabilité et Antécédents
d'employés avant l'engagement

On nous écrit

**Bruges bat Etterbeek et Plissart est enfoncé.
Le scandale de Bruges
et le commissaire-gendarme.**

Nous avons reçu une lettre et des documents. Voici la lettre :

Mon cher « Pourquoi Pas? »,

Par même courrier, je vous adresse deux affiches : l'une, portant le « I », nous est adressée par le film Paramount, l'autre, marquée « II », a une autre histoire.

Nous exploitons, à Bruges, à la « Maison Noire », un cinéma. Les loueurs de films nous vendent des affiches, que nous placardons en ville. Mais il nous faut l'autorisation délivrée par l'hôtel de ville, surtout au point de vue de la perception au timbre.

Or, tantôt, notre directeur a été avisé que le commissaire de police « refusait » de laisser afficher le « I », sous prétexte que la femme avait une tenue contraire aux bonnes mœurs.

Plissart est battu!

Notre réponse a été rapide : immédiatement, nos hommes se sont mis à l'œuvre, et un décent tutu a caché les charmes de la pauvre petite femme.

Anastasia n'est pas morte à Bruges, et notre sort est confié en bonnes mains.

J'ai, immédiatement, fait apposer une affiche de chaque espèce dans notre local : l'une porte « Défendue par l'administration communale », l'autre « Autorisée par l'administration communale ». Nous verrons bien si l'on osera venir les enlever.

Que pensez-vous de la mentalité de certains de nos dirigeants brugeois? Il faut ajouter que notre commissaire de police est un ancien gendarme, et qu'il possède toutes les qualités requises pour remplir un rôle dans une pièce de Courteline.

J'ajoute que notre « Maison Noire » (que vous devez venir visiter, car c'est un local d'une grande valeur archéologique) est un local libéral, groupant tous les organismes, et que les cléricaux ne nous voient pas d'un bon œil.

Mais cette petite histoire me paraît être de nature à intéresser votre « Pourquoi Pas? », qui a déjà tué plus d'un homme ridicule.

Agréé, etc...

Et les deux documents annoncés étaient joints à la lettre.

Sur l'un, on voit la classique écuyère de cirque qui, debout sur son cheval, lève une jambe dont l'origine est pudiquement noyée dans les fanfreluches classiques.

C'est ça qu'a interdit le gendarme-commissaire.

Sur l'autre, vu et approuvé, un maillot bleu sombre précise les formes. C'est ça qu'a voulu le commissaire-gendarme. Est-ce qu'il ne serait qu'un petit polisson?

Tout de même, il y a trop d'imbéciles qui se mêlent de nous régenter!

Consolation : La prude Amérique se voit taxer (oh! Calvin Coolidge) d'obscénité chez nous. Mais elle a dû aller à Bruges, pour ça...

Dancing SAINT-SAUVEUR
le plus beau du monde

Chronique du Sport

Dans quelques jours, l'excellent artiste du Théâtre de la Monnaie, John Charles Thomas, nous quittera pour retourner aux Etats-Unis où l'appelle une série de concerts qui doit lui rapporter, en moins de deux mois, la coquette somme d'un million de francs!

Cette moisson faite, l'athlétique baryton reviendra charmer le public bruxellois et étonner les habitués du Waterloo Golf Club par la vigueur et la précision de ses « drives »; car notre ami John Charles n'est pas seulement l'élégant et émouvant artiste que vous avez applaudi en Hérode, Athanaël ou Don Juan, sur notre première scène lyrique, il est aussi — et lui vous dira : surtout — un fidèle habitué des « links » sur lesquels se produisent régulièrement quelques autres « as » de la spécialité, tels que R. W. Seeldraeyers, René Kuhling, Léon Tom, Max Wolfers, pour ne citer que les plus assidus.

John Charles Thomas est d'une belle force au sport, autrefois cher à M. Briand... à l'époque où celui-ci prenait ses premières leçons sous la direction de l'honorable Lloyd George. Il brilla dans maintes compétitions et est infiniment plus fier, vous pouvez nous en croire, de ses succès sportifs que de ceux qu'il remporta, au cours de ces dernières saisons, sur les planches poussiéreuses de notre Opéra national.

Lundi dernier, quelques amis du sympathique baryton, à l'occasion d'un thé donné en son honneur dans le studio du statuaire Pierre de Soete, lui offrirent une plaquette représentant la tête d'un bel athlète couronné de lauriers, œuvre qui s'intitule « Le Vainqueur » — après les dernières performances de Charles Thomas au golf, ce symbolique présent était tout indiqué.

Au verso de la plaquette, quelques mesures de musique, thème d'un chant triomphal que l'auteur anonyme développera peut-être un jour; et les paroles que voici, dictées par l'opportunité autant que par les circonstances :

« Vainqueur en trente-six trous... O! splendide trou...

O! joyeux Ba... O! puissant Dour... Glorieux troubadour,

Un seul trou te défie et t'inquiète parfois : celui du souffleur! »

John Charles Thomas se déclara ému de la cordiale manifestation dont il était l'objet et affirma que rien ne pouvait lui faire autant de plaisir que cette reconnaissance de ses qualités de golfeur : « Car le golf, voyez-vous, c'est une chose aussi nécessaire à l'homme que le boire, le manger ou le respirer... C'est Thomas qui parle.

Pour que la fête fût complète, Pierre de Soete proposa à John Thomas de prendre un moule de son masque : lorsqu'un sculpteur fait gracieusement une proposition semblable à une personnalité en vue, c'est que l'immortalité la guette!

Snubbers baisse

LES AMORTISSEURS/
la paire n°1 fr 275
" " n°2 " 300
" " n°3 " 350

Pour le décider, de Soete lui dit que, dans le même ordre d'idées, Mistinguett et Libeau l'avaient déjà honoré de leur confiance.

Ce dernier argument impressionna vivement Thomas, qui passait quelques minutes après sur la table d'opération.

La vérité nous force à dire que si le sympathique artiste garda une immobilité parfaite au cours de l'exécution du moulage — ce que peut tout de même la volonté d'un sportif mise au service de l'art! — son émotion n'en était pas moins visible. Stoïque, flegmatique en apparence, cet homme habitué à respirer librement et à chanter à pleins poumons étouffait littéralement sous la carapace de plâtre qu'un de Soete impitoyable lui figulait tout autour de la tête.

Aussi, lorsqu'on le délivra, il n'essaya même pas de cacher sa satisfaction d'avoir échappé à une mort aussi lente que pénible.

Pour se remettre complètement de la désagréable impression qu'il avait ressentie, il estima qu'un parcours de huit trous lui était devenu indispensable. Et il acheva son après-midi sur les « links » verdoyants de la chaussée de Waterloo.

???

Notre excellent confrère et vieux camarade Charles Faroux, l'ingénieur français considéré aux Etats-Unis comme le meilleur spécialiste européen des questions automobiles, vient de rentrer d'Amérique après un voyage d'études de plusieurs mois.

Il a rapporté de ce voyage d'intéressantes impressions qu'il vient de révéler à quelques-uns de ses collègues parisiens.

« Tout d'abord, leur dit-il, on a l'impression en Amérique que tout le monde a son automobile : le contre-maître pour aller à l'usine, la dactylo pour se rendre à son bureau. Opulence et profusion... Le « réparateur » n'existe pour ainsi dire point. On ne répare pas, on ne répare rien. Les ouvriers sont tous employés à une tâche fixe et permanente, constante, spéciale, très délimitée. Tout compte établi, on estime qu'il y a dépense moindre à remplacer l'objet avarié par un objet neuf, cet objet fut-il : téléphone, machine à écrire, vélo ou automobile, que de le « rafistoler »; et les mécaniques hors d'usage sont alors abandonnées. C'est pourquoi, il y a souvent aux abords des localités un peu denses d'immenses champs de débris, bric-à-brac d'un pittoresque plus bizarre qu'élégant. C'est tout ce dont on n'a plus voulu : matelas, ferrailles, souliers (on ne ressemelle jamais), vêtements, etc...

Les constructeurs d'automobiles sont concurrents, mais amis, ou tout au moins liés par les mêmes nécessités industrielles : la recherche de l'amélioration. Aussi, les études techniques des problèmes de la locomotion sont-elles poursuivies avec un luxe de moyens, une abondance de possibilités dont on peut dire : sans limite! »

Mais, notre ami Charles Faroux compte d'ailleurs en un livre écrire tout ceci.

Victor Boin.

Petite correspondance

Que voulez-vous que nous y fassions ? Ce n'est pas nous qui fixons l'index-number... Prenez-en votre parti et chantez avec La Fouchardière :

Oui, la richesse au jour d'aujourd'hui n'est qu'un beurre ;
Toujours, toujours plus haut monte le prix du beurre,
Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain !

Roland de Latre. — La célèbre Ballade à la Lyne a été parodiée bien des fois :

Quelle heureuse rencontre !
Mon poète joufflu
Se montre
Comme un O sur un Q...

Titli Lariti. — Excusez du peu ! Repassez dans une bonne dizaine d'années et nous causerons sérieusement.

Profil grec. — Toujours entre nos heures de repas...

A M. l'anonyme qui nous reproche de faire de l'anticléricalisme. — Désabonnez-vous, mon garçon, et f... nous la paix.

A divers (une vingtaine). — Cette histoire de marins et de la nuit de noces (le lendemain matin...) s'est abattue brusquement sur le monde au cours du dernier printemps et en millions d'exemplaires. On en a servi cent trente-deux versions en toutes langues.

Il y aurait une savante étude à faire sur la virulence épidémique que prennent soudain certaines historiettes nouvelles ou relapées, récentes ou somnolentes.

FIAT

503 - Taxé 11 CV

Châssis.	Fr. 27,800
Torpédo 4 portières.	Fr. 36,700
Conduite int. luxe, 4 port. 5 places	Fr. 41,750
Conduite int. souple. 4 port. »	Fr. 39,950

509 - Taxé 8 CV

Spider luxe	Fr. 26,900
Torpédo luxe 4 portières	Fr. 28,900
Torpédo 2 portières,	Fr. 26,500
Conduite intérieure	Fr. 30,900
Cabriolet	Fr. 29,800

Cette voiture est livrée avec les accessoires les plus complets : 5 pneus, 4 amortisseurs, montre, compteur, klaxon, ampèremètre et indicateur d'huile électrique, outillage, etc.

- AUTO-LOCOMOTION -

35, 45, rue de l'Amazone, BRUXELLES.
Téléphone : 448.20 — 448.29. — 478.61.

On s'abonne à POURQUOI PAS ? dans tous les bureaux de poste de Belgique.

Voir le tarif dans la manchette du titre.



Le Pion, dans son courrier, découvre cette protestation d'un de nos correspondants qui nous avait initiés aux mystères de Saint-Hubert :

Je constate avec horreur que ces farceurs de typos m'ont fait écrire une énormité. Ohé! Monsieur le correcteur!... Il ne s'agit cependant que d'un accent, d'un simple accent grave, mais combien « grave » dans le cas présent...

Je lis en effet dans votre dernier numéro, page 724, col. 2, troisième paragraphe de l'article « Encore un écho des fêtes de Saint-Hubert », que je vous ai envoyé : « ...sur votre réponse négative, on vous conseillait d'aller chercher une carte à cinq francs chez le vicaire où (voilà l'accent grave fameux) l'on vous priait assez brusquement de déguerpir. »

Le Pion aurait d'ailleurs des réflexions accessoires à faire. Il les garde pour lui.

???

A propos de Léon Daudet :

Le chef des camelots du Roy buvait, a-t-on dit, du champagne dans sa cellule. Ce qu'on n'a pas dit, c'est que ce champagne était du George Goulet. Le célèbre polémiste est d'ailleurs une fourchette de premier ordre et un connaisseur en vins dont les jugements font autorité.

???

Du feuilleton « On a marché dans le mur », que publie la Dernière Heure, ce passage singulier :

Une fois encore, elle fut sur le point de refuser. Elle devait le renvoyer à Paris, puisqu'elle le détestait et que sa vue lui faisait du mal. Mais elle avait tant besoin de parler, d'être soutenue. Elle répondit sèchement :

LISEZ LA SUITE DEMAIN

???

HOTEL DES NEUF-PROVINCES, TOURNAI, complètement modernisé. Chauffage, Eaux courantes, Nouveau restaurant, Garage. Sa cuisine, ses vins.

???

De Midi, 14 juin, à propos de la réception faite à Lindbergh par la population de New-York :

... Lindbergh se rendit dans la 23e rue, où il déposa une berge de fleurs sur la tombe du Soldat américain.

Toute une berge! ? Comme ces Américains font grand, tout de même! Il est vrai que Lindbergh avait reçu tant de fleurs qu'il eût été mal venu à se montrer chiche...

???

De la Gazette de Liège (27 juin) : procès Vande Vorst : Son acte homicide accompli le meurtrier fuya droit devant lui, traversa plusieurs salles, ouvrit au hasard une fenêtre, sauta dans le vide et alla s'abattre dans l'un des jardins, etc.

Cette affaire Vande Vorst (voir au cours du journal) est vraiment funeste aux rédacteurs!

???

GRAND HOTEL DE LA MOLIGNEE — FALAEN

Cuisine des gourmets — Cave réputée

Ouvert toute l'année. — Garage. Tél. 17 Yvoir

???

De la Gazette :

A WYNEGHEM. — Le parquet d'Anvers s'est rendu hier dans cette commune pour enquêter au sujet des exploits d'un chauffeur ivre qui avait lancé à fond de train son auto dans

un groupe de trois jeunes gens d'une quinzaine d'années qui furent gravement blessés.

La gendarmerie de l'endroit arrêta la brute du Roi, qui fut écroquée à la disposition du procureur

Les rois, jadis, avaient un fou... Notre roi a-t-il une brute ? On voudrait savoir sur quel budget est payé ce fonctionnaire !

???

De la Province, de Namur, 19 juin :
ANNIVERSAIRE

18 JUIN 1815

« Waterloo... Morne plaine... »

On connaît la suite : île d'Elbe, Sainte-Hélène et la mort.

5 mai 1821

Singulier rapprochement des chiffres : Napoléon avait exactement : 51 ans, 8 mois, 21 jours !

Singulier rapprochement, en effet ! Mais ce qui est plus singulier encore, c'est que Napoléon ait été à l'île d'Elbe après la bataille de Waterloo : les historiens nous avaient toujours caché ça...

???

CORDY 117, rue Royale. — BONNETERIE DE
GRAND LUXÉ

???

De la « Vie théâtrale » de l'Indépendance belge (21 juin) :

Le théâtre de Cobourg a récemment célébré le soixante-quinzième anniversaire de sa fondation.

A cette fête commémorative assistait un comédien, qui avait joué le soir de l'inauguration, étant alors âgé d'une dizaine d'années. Il personnifiait le fils de Guillaume Tell dans l'œuvre de Schiller.

Ça se passait en 1902 : il y a « Récemment » ... tout juste vingt-cinq ans !!!

???

Comœdia (19 juin) esquisse une biographie de Zinovy Pechkoff, le fils de Maxime Gorki :

Ancien officier de la légion d'honneur où sa conduite magnifique pendant la guerre et voici un an au Maroc où il fit campagne contre Abd-el-Krim lui a valu de hautes distinctions, il est l'auteur d'un beau livre...

Vous comprendrez peut-être ce charabia si vous savez que la prétendue victime des Soviets sert dans la Légion étrangère...

???

Offrez un abonnement à LA LECTURE UNIVERSELLE, 86, rue de la Montagne, Bruxelles. — 300.000 volumes en lecture. Abonnements : 55 francs par an ou 7 francs par mois. — Catalogue français vient de paraître. Prix : 12 francs. — Fauteuils numérotés pour tous les théâtres et réservés pour les cinémas, avec une sensible réduction de prix. — Tél. 113.22.

???

Du Petit Parisien du 20 juin 1927, 5e page, 2e colonne :

Les deux aviateurs ayant quitté Munich à « 18 heures du soir seulement », n'arrivèrent qu'à la nuit tombante à Vienne, vers 20 heures.

Avez-vous jamais entendu parler de 18 heures du matin ?...

???

De l'Œuvre du 20 juin (compte rendu du Grand Steeple d'Auteuil) :

C'est ce que paraissait expliquer, après la course, M. Doumergue à son entourage de la tribune officielle. Le président de la République s'est fait présenter le marquis de Triquerville, l'heureux propriétaire de The Coyote, et l'a félicité de la victoire de son cheval. C'est une bonne bête.

Ce marquis doit être un brave homme... Mais, vraiment, est-il une bonne bête ?...

Het Vaderland, de La Haye (13 juin), consacre un feuilleton au « Franche Letteren » et y risque quelques citations dans la langue originale, telle celle-ci :

M. Morand nous donne une nouvelle monture de ses hommes mécaniques et de ses femmes articulées.

Cette monture ne peut être qu'un cheval à bascule...

???

Et celle-ci :

ANCIENNE MAISON X..., Successeur Y..., Dinant.

Tout pour l'ameublement à des prix sans concurrence. Notre article réclame : Matelats piqués à 2 personnes à bourrelets, 195 francs.

Peut-être vaudrait-il mieux dire : « Matelas à 2 personnes piqués » ?...

???

EXTINCTEUR



**TUE le feu
SAUVE la vie**

???

Du *Journal* du 25 mai :

TROIS PETITES SŒURS ARRIVENT ENSEMBLE

Tourcoing, 24 mai. — Une ouvrière polonaise, Mme Anna Igsiaczana, âgée de 24 ans, vient de mettre au monde trois enfants du sexe masculin.

Marius avait connu une négresse mâle... Dans le Nord, on trouve trois petites sœurs du sexe masculin. Bizarre !

???

A l'étalage d'un corsetier du Passage de la Bourse, à Charleroi, on lit :

*Toute dernière création
CACHE-SEXE
Soie indémaillable*

59 francs.

Et à côté, l'avis suivant :

« Nous ne pouvons tout exposer »...

On comprend ça !...

Relations entre Paris et les Villes d'eaux de l'Est

Du 1er au 30 juin, des services de voitures directes 1re et 2e classes fonctionneront :

Entre Paris et Vittel, Contrexéville, Martigny, sur le train « Suisse-Vosges-Rapide » ; départ : 10 h. 45, arrivée à Martigny 15 h. 44, à Contrexéville 15 h. 58, à Vittel 16 h. 08.

Entre Paris et Luxeuil, Plombières, sur l'express à destination de Vesoul, partant de Paris à 11 h. 35, arrivée à Luxeuil 18 h. 29, à Plombières 18 h. 34.

Entre Paris et Bourbonne-les-Bains, sur le rapide à destination de Bâle, partant de Paris à 8 h. 45, arrivée à Bourbonne 14 h. 32.

En outre, depuis le 1er juin, et pendant toute la durée de la saison, le rapide quittant Paris à 16 h. 50 comportera une voiture directe 1re et 2e classes pour Martigny, Contrexéville et Vittel, avec arrivée à destination vers 22 heures.

Le train express dit « Train des Eaux », assurant sans changement de voiture les relations directes de 1re et 2e classes entre Paris et les Villes d'Eaux de l'Est — Vittel, Contrexéville, Martigny-les-Bains, Bourbonne-les-Bains, Plombières, Luxeuil-les-Bains — sera mis en circulation :

A l'aller : du 1er juillet au 20 septembre ; départ de Paris à 11 h. 05, arrivée dans les Villes d'Eaux entre 16 h. et 17 h. 30.

Au retour : du 2 juillet au 21 septembre ; départ des Villes d'Eaux entre 8 h. et 10 h., arrivée à Paris à 15 h. 55.

Wagons-restaurant

Enfin, du 1er juillet au 30 septembre, l'express pour Bâle partant de Paris à 22 h. 15 comportera une voiture directe 1re et 2e classes pour Martigny, Contrexéville et Vittel avec arrivée à destination vers 5 heures.

NASSER
Champoing liquide tout préparé
3 GOUTTES
ET ÇA MOUSSE !!!

Le **NASSER** est un champoing liquide concentré, absolument inoffensif pour le cuir chevelu, il mousse de suite et abondamment. Il nettoie, fortifie, embellit et ondule la chevelure. Il rend les cheveux doux et soyeux.

Avec le **NASSER**, toujours prêt à être employé, la jolie mode des cheveux courts est tout à fait pratique.

Le **NASSER** est une innovation scientifique dont la préparation est faite minutieusement et selon les règles de la chimie moderne.

MODE D'EMPLOI : Après avoir préalablement bien mouillé le cuir chevelu et la chevelure, de préférence avec de l'eau de pluie tiède, appliquez quelques gouttes de **NASSER** directement sur les cheveux et frictionner énergiquement.

Le **NASSER** se vend en flacon échantillon de 3 Fr pour 6 champoings et en flacons de 5 Fr pour 12 champoings.

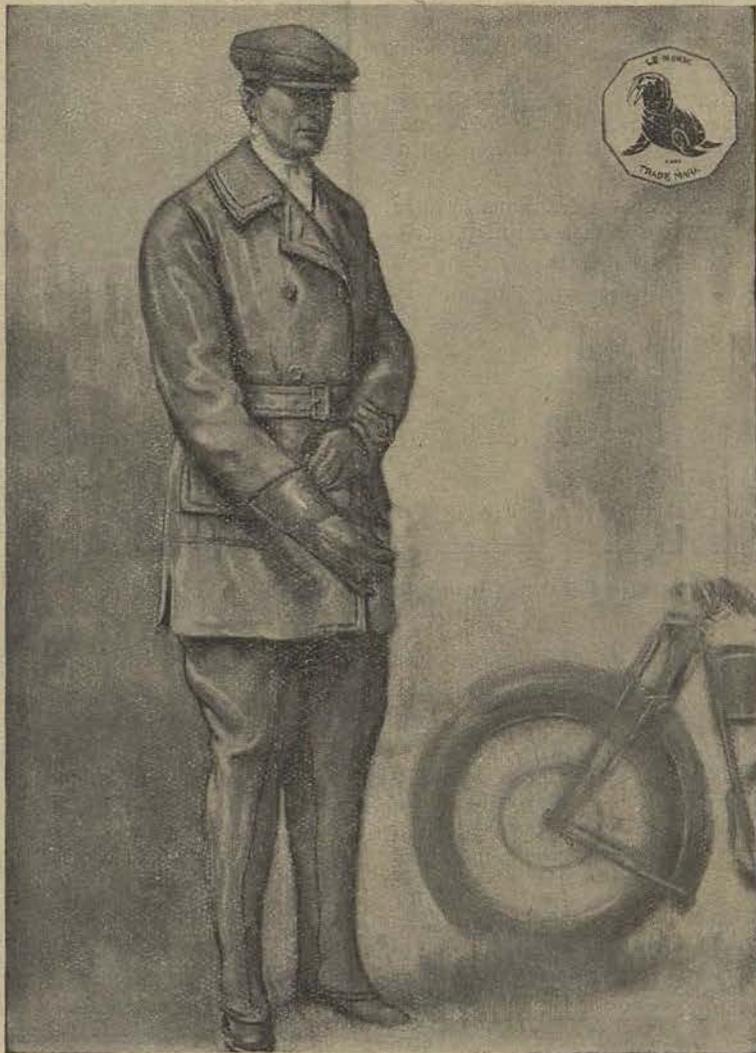
Si votre fournisseur n'a pas encore de **NASSER**, envoyez-nous un mandat-poste et nous vous enverrons immédiatement le flacon demandé.

ETABLISSEMENTS FÉLIX MOULARD
Rue Bara, 6. BRUXELLES

The Destroyer's Raincoat C.O.D.

NOTRE CRÉATION

en cuir "MORSKIN BREVETÉ"
pour la Moto



ANVERS
89, Place
de Meir

BLANKENBERGHE
109, Digue
de Mer

BRUGES
42, rue
des Pierres

CHARLEROI
25, rue
du Collège

GAND
29, rue
des Champs

KNOCKE
116, aven. Lippens

LA PANNE
25, boulevard
de Dunkerque

OSTENDE
13, rue de
la Chapelle

BRUXELLES

24 à 30, passage du Nord — 56-58, chaussée d'Ixelles — 40, rue Neuve

Exportation : 229, avenue Louise

Stands aux foires commerciales
de Paris et de Bruxelles

PARIS

LONDRES